

*Le chant du cygne*

Marie-Gabrielle Montant

# Agathe Are

Théâtre en trois actes





Agathe Are

## Collection « Le Chant du Cygne »

Une collection de littérature au sens large, qui se veut ouverte aux formes d'écriture originales. « Le Chant du Cygne » propose des œuvres denses voire expérimentales guidées par « l'œil » de la lucidité et de la conscience..

*La jeune femme qui descend l'escalier* de Jean-Paul Gavard-Perret  
*Effets du facteur éolien de l'art sur l'érosion des choses*, de Dominique Baur  
et Werner Lambersy

*Langue morte* de Philippe Dubit et Mathias de Breyne

*Expérience sous vide* de Laura Berent

*Anonymes* de Denys-Louis Colaux

*Lettres à Saïda* de Denis Emorine

*Le Trou* de Thomas Vinau

*Au milieu des chants* de Marie-Gabrielle Montant

*Les Impudiques* de Jean-Paul Gavard-Perret

*Méchantes filles* de Laura Berent

*Tragédie pour deux espaces* de Franck Mas

*La Digne* de Sébastien Boussois

*À mi-parcours* de Marie-Gabrielle Montant

*Les autopsies intimes* d'Antoine Dole

*Voyage au pays des songes* de Otto Ganz

*Le chant du danseur* de Gilles-Marie Chenot

*Le livre de l'anomalie* de Marie-Gabrielle Montant

*Chambre à part* de Claude Helleu

*Infanticides* par Le Spectre

*Le Cachalot* de Roseline Davido

© Éditions du Cygne, Paris, 2009  
editionsducygne@club-internet.fr

[www.editionsducygne.com](http://www.editionsducygne.com)

ISBN : 978-2-84924-116-5

Marie-Gabrielle Montant

**Agathe Arc**

Éditions du Cygne

**Du même auteur :**

*Au milieu des chants*, Éditions du Cygne, 2007

*À mi-parcours*, Éditions du Cygne, 2007

*Le livre de l'anomalie*, Éditions du Cygne, 2006

## Acte I

### Parler ou écrire

*Jeune Ami :*

Le texte est, cours – qui fait défaut – composant. Je veux écrire pour moi, dans la nuit froide : le flot s'écoute sans se juger.. Bois !, dira la tendre haleine – mon sang, fluide – et la clameur divine à l'entrechat : je travaille à l'amour, mais à chercher ce qui rassemble : ou bien, ce sont des trous – que vous montrez – ou bien, ce sont des formes. La coordination s'applique-t-elle au jeu des seules errances : vous plaisez ? Ils sont trois – touches aveugles d'un embryon qui tremble, ou ? – toi. Une autre – pense, idéale, scientifique, et néanmoins marquée.

J'irai dormir un jour à l'autre bout du monde où la peur tremble sa vision morte ; la solitude est telle que j'écoute ma foi trahir. Rien ne sera possible tandis qu'il vient : bergère d'orage, j'ai rêvé d'horizons, mais son cœur pèse. J'ai refusé cette loi fausse qui vit de sa surface. Je veux combattre avec mon bras les images venues à l'esprit matériel, qui raidissent et font se sentir autre – bien sûr, autre. Je n'existe encore pas, devenu elle et son cliché, sans l'ambage de haine. Très loin des souvenirs de plage.

La douleur est immense, presque autant que sa place. Je vis sans me cacher, c'est-à-dire que je cache ce tas de bois de roses. Il faut rire et mentir à ce qui vous étouffe, et penser les courants, annuler chaque élan qui conduit à faire face.. Craignant éperdument l'amour, qui vous remplace, là. Il suffisait du moins hautain et tout faisait surface : la honte, le bon vouloir, la menace de mots qui vont effacer d'autres vues : le dialogue est ce qui convient – folie d'un biais, tu brûles, et lèches un théâtre de flammes : rien ; dans la mixité de ta fin, certaine et assurée.

*Agathe Are* : – Soyez un instant, femme...  
*Jeune Ami* : – Je vous ai dans la peau ?  
*Agathe Are* : – À vous – déjà aigri.  
*Jeune Ami* : – ...non !  
*Agathe Are* : – Vous seriez donc féconde ?  
*Jeune Ami* : – ...oui.  
*Agathe Are* : – Décrivez, de grâce... votre Dame.  
*Jeune Ami* : – Épaisse.  
*Agathe Are* : – Comment ?  
*Jeune Ami* : – Grasse.  
*Agathe Are* : – Encore...  
*Jeune Ami* : – ...éloquente et grave.  
*Agathe Are* : – Caressez votre espoir.  
*Jeune Ami* : – Il est doux.  
*Agathe Are* : – Vous provoquez ma science ?  
*Jeune Ami* : – Je vous y voyais flou.  
*Agathe Are* : – Baissez la tête – un peu...  
*Jeune Ami* : – ...la mort est prête ?  
*Agathe Are* : – Vous brisiez mon silence !  
*Jeune Ami* : – ...j'étais après vous !  
*Agathe Are* : – Vous y voliez mon souffle..  
*Jeune Ami* : – Qui empruntait ma voix !  
*Agathe Are* : – Un ange noir..  
*Jeune Ami* : – Encore – et de passage ?  
*Agathe Are* : – Vous dramatisez tout !  
*Jeune Ami* : – Vous êtes perdu ! (je serai sue..)  
*Agathe Are* : – Langue minable..  
*Jeune Ami* : – Relevez-vous !

*Jeune Ami* :

Relevez-vous... devrais-je encore poursuivre pareille scène, sans y attendre l'écho du choix d'absent de ma saison des voix ? Un chœur toujours connu, vite saisi. Ici !, encore ! Je n'entends



pas vos larmes vives qui sont à toi ! Vous aimiez l'image de moi, méchante ! Oubliez-moi, oubliez-vous ?, vous êtes à moi, non ? Nous sommes vous ! Combien alors ai-je été femme ? Une eau – de ce sang – lourde, quand lui s'est fait, léger, le temps du temps qui change... Il vous faut dire la vérité ! Mon ombre est vaine – nos chairs ?, incompatibles..

Le Verbe est abondance. Le salut, contre tout – la plongée masculine au fond des océans. La femme était partie hurler le temps, l'espace – un firmament à la rencontre d'autres. L'effort est dramatique, puisqu'un corps est si lourd dans son chapeau de soie – la traction qui s'augmente du sort assermenté d'un auteur assez bon, suffisamment masqué – qui obtint l'entité mesquine. Les mots sont une entrave à la simplicité... La pensée amoureuse de la pensée – à son corps défendant, pourfend l'étoile. La pêche est crue bientôt prochaine.

Je ne sais pas comment (de quel bois de coutume ?) il me faudra brûler ces ans. Ma bouche entre ses jambes courtes. Son artiste de laine. La mélopée frémit du sang de quelques êtres. Je ne suis plus – les lettres sont enfuies. Reste ici un seul homme – enseveli. Je hais cette écriture qui maudit son enfance. La poésie distingue, lasse. Ma pensée ne s'y attend pas – organise. Tu trahis l'existence. Le plaisir est au rendez-vous de troubles anodins. La vie est cet enfer, avec ce que l'on sait y faire : j'ai quitté déjà votre enfant.

*Agathe Are :* – Cette entrée en matière !

*Jeune Ami :* – Ce fond sonore !

*Agathe Are :* – Un christ manifeste !

*Jeune Ami :* – Une voix délicate !

*Agathe Are :* – Vous suspendez ces yeux loin de qui réverbère !

*Jeune Ami :* – ...votre pauvre idiot ?

*Agathe Are :* – Le fils est notre père...

*Jeune Ami :* – Il vous exclut – c'est tout – ou bien ce sont vos frères...

*Agathe Are :* – ...??

- Jeune Ami* : – Oui !, vous êtes de trop..  
*Agathe Are* : – N’était-il point besoin d’autres pères ?  
*Jeune Ami* : – Votre grâce est plus qu’il ne faut..  
*Agathe Are* : – Mensonge !  
*Jeune Ami* : – Vérité vraie, de tous les flots amers.

*Jeune Ami* :

Haine. Détruire la vie serait commettre l’action bonne : les mots ici, pour ne rien dire et nous tuer – autrement là pour eux – effacement de la vie, choquée – parmi eux : la foi de l’un – qu’un autre annule, les bien faits du néant. Pour les intellectuels, au coeur de la cité – un oui, fortement sec, et de bois vert ! La mort du tendre – je ne l’ai pas choisie, elle animait mon coeur – le bras, son arbre, animalité présente (un cerveau débande) : qui est le monde – invisible et tangible, derrière sa multitude ? Je pense, rien.

Viol. Chant arrêté. Vérité pleine. Écriture en trou. Scarification de ma terre. Anéantissement de mon âme. Souffle abruti. Ressac étrange. Famille lacée. Membre fuyard. Idéal en soupape. Imagination neutre. Côté. Incertitude en acte. Prosopée délirante. Je sens la lourde porte qui s’emparait de moi, qui s’emparait de toi. Les mots sont ce qui chante. Et nous sommes nous. Je vois, j’ai su que c’était toi. Je dois attendre. Tout bouge – je l’espère – sauf moi. La vision tue. Il n’est d’amour, que moi – où tu trembles...

Écoute. Ancestrale vêtue. Bavardage lent. Arithmétique lourde au destin perdu. La vente tarde. Un sommeil absente. Le mensonge est jalou. La vie tranchait, parmi ce déplaisir. Je dois saillir. *Agathe Are* : méchante, infâme... Nous sommes nombreux à avoir vécu, j’ai donc dormi jusqu’à l’aube... La page est décimale et l’onde captée. Je veux sortir, mais j’ai menti pour voir. Elle, belle – je suis beau. Déjà *Agathe* est là qui erre, sentir. Je veux un lien – c’est la pensée – il en existe un autre, j’ai redouté sa beauté – un fil.

*Agathe Are* : – C'est un peu lancinant, tout ça...  
*Jeune Ami* : – Tanguiez sur les cimes.  
*Agathe Are* : – La toison est vorace !  
*Jeune Ami* : – C'est une île au trésor..  
*Agathe Are* : – Femme ? Homme ?  
*Jeune Ami* : – À la trace.  
*Agathe Are* : – Vous m'énervez...  
*Jeune Ami* : – C'est à l'indifférence.

*Jeune Ami* :

« J'aurai vingt-trois ans, toi – dix-huit. J'aurai tout détourné – à peine – le temps de me lever dans une gémulation pour tout écrire dans la journée – et le jour, tout brûler – où tu ne m'aurais donc pas rencontrée. Aujourd'hui ton corps m'obsède – calibre de mains – abondance de restes, ou chaleur de fille – mon envie de toi – resté encore, à partager.. Le sexe conduit hors de lui-même. J'ai habité le tien de cet inconcevable amour.

Je ne peux pas ; t'écrire me semble vain ; j'entends ta voix me dire. Viens ? Or, je suis incapable, tout est mis sur écoute, et nos gestes les plus anodins. Ton amour se bat jour après nuit sans solitude, et si réellement seul. Dieu est la morsure par laquelle tout arrive et ce long ruban par lequel on me tient, tire, rendant absent – une langue sans fin qui est autant ce qui est avalé – que le coup. »

Relent. Une place n'est pas occupée, elle est prise. Le rythme est aérien – incidence, je vous ai lue passage d'antre.. votre sillon s'exalte et je continue mon chemin obscur. Le geste est doux, tandis que la pâleur outrage. Ton sang m'est offert où j'ai tracé un rang offert, – vous étiez mienne – d'un appareil sans lice. « Personne, ne voit – personne, n'entend – personne, ne sent – que toi et moi... » Pourquoi ces mots si proches, qui ne disent rien ? L'enceinte est bonne au-delà du seuil d'autrefois ? Prisonnière aux yeux de mon cœur – je salirai ici ta pauvre loi..

*Agathe Are* : – Oralité des voix.  
*Jeune Ami* : – Votre aura nous est fatale !  
*Agathe Are* : – Demeurée...  
*Jeune Ami* : – Vous moquerez mon coeur d'albâtre ?  
*Agathe Are* : – J'adorais cela !  
*Jeune Ami* : – Vous adorez ?  
*Agathe Are* : – Votre chamaillerie lui tend si  
fort le bras...  
*Jeune Ami* : – Ma dame...

*Jeune Ami* :

Il croit que c'est l'âge qui fait la différence dans le coeur d'un homme sage... Pauvreté rance. Dureté d'emploi. Imagination lente... rage rentrée ! Plaisir poussé jusqu'à l'autre partie de la pièce où se vit la scène des seules rencontres reportées sans cesse, sans aucune solution de repli, sans rêve ni liqueur d'ambre... comment se mêlent nos deux parties en une ?

« Coeur anonyme, à moi, à vous ? Cette rencontre où personne ! C'était un drôle de jeu, et rien de plus. Vos mots, rien de plus. Ce que je puis à peine enfreindre... Ce dont vous pûtes devenir fou... Cordialement intelligente, de telle gente bonne – alors – agréée : femme, Souvenir de vous ».

Lourdeur au terme inopportun. Trahison de son âme absente du rite. Façade encline au rien. Bêtise et méchante action. Je hais cette femme qui n'est ni à sa tête, ni à ma queue... elle est pleine d'emprise – prise, laide, accusée – volage !

*Agathe Are* : – Pauvres et puissantes, sont vos larmes...  
*Jeune Ami* : – Elle a écrit !, elle a osé écrire !  
*Agathe Are* : – Et vous envahissez ces lieux.  
*Jeune Ami* : – Rictus à la forme légère... mieux. Vomissure des dents à la prière (votre chasse gardée : tenez, vous y entrez d'un courage oublié). Votre victime est nette – éloignée de son

risque, tel amant amoureux – d’une pitié sans faille : « je vais aimer la perspective, en révisant les angles morts, mon Amour.. » (j’ai volé dans vos ailes !). Rebours d’un verbe – regard exorcisé. Vous riez d’un air tendre – je suis, – en étant muet. Tant d’amour ? Lisez, ce qui vous vient exprès – pour la foi de vos pères, dans une simplicité vraie...

*Agathe Are :*

« *Agathe Are* se lit comme ce patchwork du passage poétique dont je ne reviens pas, offrant d’y trouver de meilleurs commencements. Vous – les yeux de biseaux – montrez-moi ce chemin, fréquentable : je veux y souffrir les caresses, et conduire – votre peuple, au roi... j’aime avant tout écrire – fichant les contradictions... debout – assise, ou rien derrière – j’ai besoin de faire l’amour. Vous m’avez avertie – que je serais – peut-être, celle dont vous avez besoin – pour consumer, quoi ! – l’ardeur de vos vingt ans ? Ce balbutiement est éreintant : je veux un homme... ouvert... à la parole... des autres... un mec... s’offrant, à soi ?

*Ô mon Amour... des bas de soie qu'on jette  
Ô Tourterelle... au ventre lourd  
Sois donc tournée !  
Vanté l'atour litigieux !  
Et velu ton retour !  
Ô absence, cadence de ma vengeance !  
Tu mentirais son coeur...  
Je vomirais le sien...  
Et nous vivons quand même ?*

Vous osiez l’ombragée : je suis ici dans l’idée seule de plaire : *Agathe Are* : poète en atmosphère. Robotisée, a traduit juste – dévissant l’esprit – promis d’y faire un axe de vies demeurées un enfer.. Aura livré, sans vos pardons – la guerre de drus calices

– parfaitement développés. Mesurez, le premier – cet effet – de l'étoffe – parée – pour vous – de son coeur – ouvragé – puis – qu'enfin, vous lisez ?

Je pose ma langue – sur un désir de fourche, mon âme – réduite, tandis que, de sa trace – associe, ventre – et sein – coeurs au dos, de ce qui contient, le beau moellon – offert de boire, à l'ongle d'une proie, giflant – la griffe – au visage, de traits, silencieux. J'ai besoin... du pardon.

*I'm fucking right in love with you...*

Monsieur mon étranger, je crois que vous lisez dans la faction de mon épaule... et devine un visage aigu, ma main mise à l'écart, votre lecture d'une page froissée du banc des heures timides... Je vous lis ce double couplet dont un rejet fera la porte étroite, et vous continuez... la confiance ?

*Because it's you.*

*Because it's me.*

Allez, mon Frère... allons, Grand coeur Sauvage ! Nous partons – tous les deux, au revers de ma page – bénis du seul désir de vous, dont la voix suffit même à mentir à ce fou qui dit de l'anathème – qu'il est – Amour de tout... Lisons des pages écrites, échappons au détroit volage, et quittons ce malheur – étant, toi et moi – nous ? »

*Jeune Ami :*

Voilà ce que l'infidélité rend possible impossible : je dis que l'on n'oublie jamais. Et puis la douceur d'élan chère – préservée, nous sommes le propre voyeurisme – queue de je m'en fichant des survivances à l'autre – base et menton des mots, demeure en fonds... Il arrive de connaître un avis de l'ordre du sensible – non pas du monde... Onde au plaisir – et le nôtre – et le mien

– qui n'est rien sans la retrouvaille, éternité perdue d'un temps des inductions – coulant source au savoir. Et sans vous ?, à la question du tort ?, du vrai baiser... ?

Je vous salue Marie – pleine de place, le Seigneur est entre nous, vous êtes bénie dans toute femme, et je suis avec vous. Est-ce un homme de Dieu – un homme, ou Dieu – qui ressuscite ? Les mots sont un secours à l'âme solitaire. Point de ces forces – en eux, mais de sa rime, en feu... étant un seul recours au Père. Je crois en Dieu – manifeste... votre contact me satisfait. J'étrangle un peu seulement les pages. Jeune Ami au sein de cet âge – je garde un espoir qu'elle se confie en moi. Je suis le sens et l'axe, ou la géométrie, l'amour, le doux et le sauvage.

Elle a dit oui à l'embarras de gardes – au fort qui manifeste, mais à l'ennui. Je dépose ici qui s'y est retenu de droit, mots entiers. Ma réflexion est tendre – l'histoire morte. Elle est ce qui se voit, je suis ce qui se vit d'étrange. Le temps continue son vaste empire – qui nous achève. Nous aimons, soyeux aimants de rires anciens. Je n'aime pas ça, je l'aime elle. Nous saurons taire et croire toujours – rien dire, et nous défaire de la croûte océane.. Si la machine allait ralentissant – mes nerfs seraient à vif, car j'en suis dépendant.

*Agathe Are :*

« Vous récupérez ? bien... allongez désormais votre sexe athlétique, afin que l'angle de l'orbite vous soit facial – en plein – vous jouissez sereinement, lorsque j'habite – paraissez – mangez des yeux, ruez – respirez vite – amadouez, chantez, louez – branlez, donnant l'exemple – identifiez, violez la voie, réclamez – de l'être entier l'outrecuidance, et m'aimez – votre violine est une embrouille mais, je le sais : ôter votre peau de bête, et laissez paraître tout de bon votre manutention fluette – oyez que je fais mieux que vous, peut-être – prenant à deux doigts votre silex, en douce, arpentant l'archer – découvrant la couette, sous laquelle vous dormiez – dérangé par ce grand

corps qui rôde... prenez peur, hurlez muette, et retranchez-vous !, vous m'aimez ? – comme je le souhaite – votre chaleur est réserve de mon énergie, ce dont j'ai besoin, ce qu'il me faut, – ce que je mange, lorsque la soif atteint mon insigne vouloir – ronger vos chairs qui s'apitoient – mâcher la glaise (entre le doigt) – violer la quête de qui se doit de rester fier face à pareil émoi !, vouliez-vous que je fête ? faites-le, à moi – buvez – mon sang – saoulez, ma gorge, entrez en vitesse dans ce qui se doit, et s'apprêtait à vous dire l'amour à l'amourette – d'autres vies que la nôtre, à ce point – celui qui vous octroie un droit d'être à moi touché, vernis, voulu, biaisé, cambré, déformé, emmagaziné, émoussé, embrasé à l'orée de ce qui ferait – moi, peut-être ? je ne redis jamais ce que je lis en tête, et – sachez-le – Monsieur !, vous embrasez ? peut-être léchant l'être et caressant les veines – ces tissus qui se vendent exposés – laissés – contemplés, mûrs – regrettés – retournés, manipulés, respirés, léchés – discrètement, bouffés, poussés, modelés – dits – caressés – travaillés, ancrés à l'intérieur du corps de la femme – qu'il aura fait parler – fera encore... j'aime le grain, le toit de l'avant-garde – je le veux garder près de moi tout près, je le veux pour moi – vous saurez lécher – vous, je saurai aimer – vous, la plume est alouette mais je suis sur vous – vous, honnête – vous transparent – vous, que je ne veux pas – par vous – votre liasse est ce rivet de sang que j'aperçois, et qui m'appelle, et sans accent, et je le cueille – et il me prend – je l'approche, avec des lèvres noires que je verticalise, quand lui se rend – mes dents en appellent à mes yeux – elles se veulent cacher pour vèler, ébouriffer ce qui se verrait mieux, ce qui se prendrait délicat – comme un être étranger – comme un bébé, cette brindille jolie – dont on ne sait si, du dehors se fait, ou du dedans – se trouver dans la position bonne, pour l'embrasser – la lèvre se fait fragile, la main se fait relai – et vacille – plus rien, ni personne – plus que de soi à l'autre, qui ne sera pas – l'oreille – vous prenez – vous changez, vous marquez – vous pouvez, les doigts démoulés face au modèle – se voient, se posent – essayés, ventousés, cadrés,



dirigés, échaudés, veloutés, parlants – prospérant sur cette peau, qui – douce, aura tout à coup fait semblant – lécher, oui ?, buter peut-être... à cet entrejambe absent, à cet objet – évanescant – que sont les traits que j’abandonne au profit de l’objet – je me penche, et la bouche colle, – elle s’enfonce, négligemment, se repose, s’endort, mais non – les dents rencontrent, au fond – elles s’entrouvrent, et remontent la tête ! soudain, je suis l’horizon – et seul soleil à l’horizon – votre fourreau est plein de ses denrées rares, qui font la voix rare et le désir entier – ces denrées rares sont à moi si je les fouette d’une langue assidue, voulue – attendue – mordue par temps de fête – je le fais – et me sens seule – je réclame, détends, soustrais – langue ouverte – palais plat – bout de moi qui ralentit, bout de moi, approfondi – votre rêve meurt, vous jouissez, mais il ne faut pas s’arrêter là – continuez !, j’ai besoin de votre reflet noir !, j’ai envie de vos caresses internes, de vos reliefs éteints, de votre main honnête – et de ce plein, que je caresse – attendue, explorée, déflorée – un grand, trait – un grand, très comme ça – j’ai envie de vos mains sur moi – je me tus, j’ai envie de partir – exposée – grandie, vertébrée – aimée surtout – violée – presque, enrubannée – non, pas contradictoire, je m’ouvre ! je refuse de vous expliquer – autrement qu’à vous dire, les yeux fermés – que je suis prise, obligée de vous l’écrire, dépendante de mes yeux – en aveugle, et sans la mémoire – folle de votre silence – mes seins d’ambre ont couronné votre espoir – votre parfum m’étrangle à la voix – je veux la séparation de la droite, et de gauche, le brouillard s’établit en axe – nous sommes deux et l’attente – votre amour me fait dissenter, je préfère voler sans mourir, suicidée ? mourir – sans voler, votre parfum m’encense, empoisonne une tête embaumée, – je vous aime – sans le trouble abîmé, prends, – le chagrin serait trop immense à vous quitter – vous quitter ?, sourire emblématique, mien, tien – angélique !, le corps est mort – un vers, donc aussi faux, amour de vie – la cire est à vos jambes un étroit corridor : n’y venez pas !, encore un pas de mort, ma vie ressuscitée – touchez-moi !, un mot ?

centrée, à l'abordage tendre retenant les gestes de la nausée – votre lèvre me plaît, il faudra la trouver, – il en est de quatre moitiés – vous rougir est,... je n'aurais pas osé déceler, mon dos ! j'ai vu votre doigt, et puis vos baisers – vous faisiez deux, ensemble... mon sexe a faim – contaminé par d'horribles orages – outragé, désespéré – vociféré, bien désolé... mes seins sont trop sensibles (méfiez-vous de leurs emardées) – vous courez dans mon for, je suis une autre – vous coucher dans mon sein serait plus belle chose – vous criez vos égards, je m'en tape, et je l'ose – léché – humm – lécher flamme ambidextre – coude entré, main dans la... dresse !! je voudrais allonger, sourde à votre détresse – vos doigts de saint curé, vous sucer, jusqu'à l'os, un sang de brancardier – arrampicarmi ? je vous l'ai dit : vous me plaisez, cependant, votre adresse à me plaire n'est pas émancipée, vous oubliez mes mots – le seul danger, le fait que vous bandiez mes yeux – je veux dire dans mes yeux – les mains du féminin sans antre, vos mains des veines – mon pastiche, ma main – votre verge entre des reins, j'aimai cambrer – ma bouche est sage – elle veut baiser, langue exécrée – plante sauvage, mes jambes rentrées, je bois, mes seins courbés – mes fesses ?, rieuses – invertébrées – incapables de diriger, obtenir, demander, vouloir autre chose que ce que veut mon coeur – vous tancez à l'égalité bandée ?, vous n'avez qu'à mieux faire ?, je décris seule, et mon refus de vous – vous qui osiez refuser la vendange ! briser les os à son calvaire – j'allais justement la décrire – encore debout, vêtements sans criardise, trippes et – nue, sous son verbe, langue raffinée, longue sans miel – image de vos parties rampantes – parlez – mais vous verrez, le passé ne cadre pas – vous vous en foutez, cochez – vous qui osiez refuser la vendange – prenez entre vos mains ce coeur fin des étoiles – ma chair, vivant de vous – là – tremble encore, du dessous de furies intenses, main des cuisses vôtres, seins soyeux de pourpeline – je dis, lente ! retiens d'aller trop vite – pour soir – presse, voir – vos baisers sont quelque chose de très doux, à toucher, je les garde – au creux de la paume, un peu

stigmatisée, oeil ouvert – d’un trou noir, déplaçant l’idée qu’il me faudra abattre (vous m’aviez habillée pour un grand départ), de ma dorsale articulant le revers de la cuisse offerte – je fus effectivement debout – j’ai tenu votre sexe, caressé mon poignet doucement au contact des ventres et vrillé la chaleur ouverte, d’absences stoïques, vous – grand meneur de spirale, ma bouche à vos entrailles directement posée – ici, au lit – vous vous trompez – je ne serai jamais vêtue de noir, trop porté – aime encore – envie de quoi? de cet autre encensoir – à boire, velu des ombres claires, la vie qui vous paralysait – point de souffle, pas de vos baisers, vous mentez – je vais faire l’amour faux parfait – un cul de roses – à lécher vernis, contraire à la solitude – et puis, doucement m’appuyer, hélée – par un cou qui réclamait les bras du nu – voler du temps à l’attente trouble du désir – fermer les yeux sur vous – ne pas vanter la dignité – ce qui serait le plus passionné, calculable désormais – la face à vous – je veux des seins à lécher – moi aussi, qui soient sensibles où que votre sexe bataille – à l’intérieur de moi, de mon ventre exorciste – et du vagin d’enfant, je veux sentir la houle, et ne plus dire au mort qu’il peut encore passer, mon cul savant s’avance à vos huit restés forts, vous me tenez, j’entends, la profondeur aiguise – le plaisir fend, vous avez accroupi la lèvre à l’élément sauvage – mon sourire émancipe, vous m’observez serré, vos tresses chamarrées en ont caché un autre, et vous aimez le dire – enterrez le mystère qui nous tenait unis – laissons-les libres d’amuser, de plaire – et de pâlir... sursaut de vos énergies, vous me renversez – je ne sais plus mon âge – surtout, je veux mourir, alors que vous m’aimiez – vous hurlez, je vous baise, vous entrez dans ma voix – je sais que je sais, votre nom fort – l’esprit s’élève et mon regard égare – votre esprit, le mien bientôt, si je l’inspire – vous êtes chaud, de la bonté à l’intérieur – je vous veux dans ma tête, vos lèvres transpirant à mon cou du désir de me prendre encore... j’ai besoin de vos mains d’aigle – accrochées à vos pailles – vous avez bu ma sève, je la sentais couler en moi, et maintenant j’attends les épousailles – la tête

un peu penchée, comme une fleur éteinte, mais si belle en pause... mariez-moi – ma jeunesse est selon que vous vouliez l'amour ou seulement la donzelle – je vous en prie, partez, monsieur d'un autre siècle – revenez plus heureux, ma main entre vos fesses... à vous saisir les cordes, à vous dominer mieux – à pénétrer, d'un cercle – vos mignons petits creux – ceux qui amusent, et pendent – ceux qu'on aimerait mieux en bouche, comme cueillie – la cerise, à cet arbre – mon dieu – vous étrennez !, mon vieux. »

*Jeune Ami :*

Son antre a la vedette : j'ai l'air un peu sosie. Son rejet de l'homme, possible et probable : je devrai l'amuser. Il est si profondément fatigant d'être mère – je sais : c'est la beauté qu'on vous enlève. Courage. C'est l'avant-goût du crime – une scène, un diable – intervenant. Nous lui faisons subir disons le court matin d'hiver... elle ne va pas si fort, quand il s'agirait d'autrefois – de qui ? – cet autre d'un mot patriote. Le bras de fer avec la mort qu'elle représente. Une foi ancestrale, qui se noie de candide envergure.

J'aurai donc été fait son prisonnier. Mâle, exorciste, devin de la beauté canine. Tueur, de ses toujours assez jolis refrains, un poète usurier de ses causes damnables – l'idée sans fin de sa conservation devant mon vis-à-vis unique : je peux, tu ne peux plus. Agathe Are n'existera pas, mais correspond au lieu de sa plus haute résolution : la séduction est le fait d'armes..

*Agathe Are :*

« Rebecca est une jeune fille de vingt ans. Elle a un demi-frère, Sacha, âgé de vingt-cinq ans. Sacha, fougueux et sensible, aime sa demi-soeur d'Amour, mais il sait que leur lien de parenté lui interdira de réaliser son désir. Sacha est déchiré par cet amour impossible. Il décide alors de s'éloigner de Rebecca.

Il quitte la maison et devient écrivain. Il reçoit alors une lettre de sa mère, Clara, qui va bouleverser sa vie. Celle-ci lui apprend qu'elle n'est pas sa mère génitrice. Sacha est le fils naturel de son père, décédé, et d'une jeune femme qui n'a pas voulu l'élever. Sacha devient libre d'aimer Rebecca mais il décide de maintenir la jeune fille dans l'ignorance de sa véritable identité. Il l'initie au désir par la correspondance qu'il établit avec elle de plus en plus intimement. Clara se décide à dire la vérité à Rebecca au sujet de l'identité de Sacha. Face à la levée de l'interdit, Rebecca va s'avouer le désir qu'elle éprouve pour Sacha. Libérée, elle le rejoint. Ils deviennent amants. »

*Chère Rebecca,*

*Ta présence me manque, et pour le cas où tes sentiments rejoindraient les miens, je t'écris ces quelques lignes pour te rappeler mon existence.*

*Pour te dire qui je suis, afin que tu sois rassurée sur ton sort et sur le mien. Tu disais que tu étais belle et que j'étais beau. Nous avons à nous détacher de cette beauté-là.*

*Que mes baisers se posent sur chacun de tes sourcils les plus épais du monde.*

*Je suis ton capitaine !*

*Sacha*

*Post Scriptum : Je joindrai à chacune de mes lettres un petit morceau de mon cuir... C'est mon oeuvre, chère petite soeur, et c'est toi qui me l'inspire. En voici le titre, adorable : le Garde-Manger de l'Araignée. Et l'araignée, c'est toi, n'est-ce pas ? Je sais que tu vas hurler mais tu peux te contenter de m'écrire, pour une fois.*

Elle était toute petite, là, toute ramassée, craintive et sanglante. Assise par terre, l'air entailladé, la parole hachée, elle

mangeait des yeux mon regard frangé. Je l'interrogeai : que t'est-il arrivé, Rebecca ? Son menton glacé se releva d'un coup, entraînant avec elle toute sa personne. Frêle et grêle... elle était là, debout, à côté de moi – soudaine et blanche...

Mon regard, ou mon absence de regard semblait alors vouloir m'emporter dans un tourbillon. On ne pouvait pas parler de vertige, on ne pouvait pas parler du tout. Ni elle, ni moi. Il fallait revenir à l'instant présent dans cet être champêtre – ce tout petit moineau, pour la voir, sans la contenir : c'était l'effort à faire naître, la vérité à conquérir... J'étais maître de la situation et j'en avais la certitude, mais à peine arrivée voulut-elle repartir.

Pourquoi ? demandai-je. La vie va trop lentement, me dit-elle. Elle n'est pas belle. Il me resta alors à lui montrer, de l'intérieur, comment pouvait encore se comporter la vie. Et pour se faire, être moi jusqu'au bout...

*Sacha,*

*Mon cher Sacha, tes paroles sont limpides mais elles me donnent la nausée.*

*Tu sais bien...*

*Tu peux bien marcher, toi, dans la tourbe, mais moi, si j'essayais, c'est déchaussée que je sortirais de ce magma noir !*

*Je te laisse néanmoins prendre tous les risques que tu voudras quant à nos âmes.*

*Je m'occupe moi de tes bras – qu'ils soient ballants ou veuillent danser notre élan.*

*Reçois des baisers enchanteurs.*

*Rebecca*

*Rebecca,*

*Tu me serres dans tes bras, Rebecca, j'en suis sûr. Alors ne va pas trop vite, ma chère enfant ! toi et moi, savons voyager dans le temps, traverser*

*toutes les cours d'Europe... N'est-il pas vrai ?  
Voici – pour cette fois, Rebecca, un morceau qui aurait pu venir de toi.  
J'attends tes réactions.  
Le plaisir des mots est indéniable. Un JAMAIS est également plein de  
marmelade, comme un coussin, jauni par le temps des bons souvenirs, ou  
des mauvais temps de l'enfance. Un danger, l'enfance...  
Je sais qua la poésie te plaît, et t'embrasse.*

*Sacha*

Quelqu'un s'amuse à nous coudre dos à dos. Il nous faut rester dans cet enclos où nous avons été parqués. Moi je suis cible sensible. L'enfance nous lie par un danger omniscient, un goulot d'étranglement. J'y retourne les yeux plissés pour m'interroger : quand cesseras-tu de tout représenter ? Que s'est-il passé ? Pourquoi es-tu seule maintenant. Et pourquoi ton frère est-il parti ? Réponds à cela !

*Sacha,*

*Pourquoi agis-tu ainsi ? Tu exagères. Tu n'as pas à écrire pour moi. Tu n'as pas le droit de rester loin. Nous pourrions parler... Que caches-tu ? Suis-je si cristalline que tu ne puisses de fier à aucune de mes notes ? Suis-je si changeante que tu doives parler pour moi ?  
Ton travail est bon mais il me fait peur. Écris-moi plus gentiment la prochaine fois.*

*Rebecca*

*Rebecca,*

*Je t'aime et c'est chacun son tour maintenant. Alors sois bien attentive car, à l'intérieur, si l'on se sent blessé – à l'extérieur, on ne montre rien : jamais rien.*

*Tu ne fais que passer, et derrière toi traîne une ombre qui se distend, à l'infini, comme une fine toile d'araignée ! C'est encore un fil, oui, un très long fil, où elle ne fait elle-même que passer...*

*J'ignore donc tout de sa trame.*

*Comment l'araignée a-t-elle sa place dans ton univers clos ?, me demanderas-tu. Et je te répondrai... que je suis son garde-manger, parce que tu le sais déjà, Rebecca.*

*Sacha*

*Sacha,*

*Après cette fois, il faudra que l'on se voie : tu as l'air de m'en vouloir pour quelque chose. Que se passe-t-il, mon cher Sacha ?*

*Puisque tu sembles ne plus vouloir jouer, tu n'as plus besoin de m'envoyer de courriers. Adresse-moi tes écrits directement.*

*Je veux bien être ta muse, puisque je suis déjà ta soeur.*

*Rebecca*

*Rebecca écoute-moi bien,*

*Ton frère est devenu complètement fou. C'est le fantôme de lui-même. Cache-toi pour le regarder car il a peur de sombrer. Il se demande d'ailleurs s'il a jamais existé.*

*À vivre constamment avec le même être, le mimétisme devient pregnant : lorsqu'il n'est plus un jeu, il devient une sorte de maladie.*

*Des jumeaux, un seul aurait survécu. L'autre, on l'aurait laissé tomber comme une peau morte...*

*Encore aurait-il fallu qu'elle le soit !*



*Sacha,*

*Que me caches-tu ? Cela m'intrigue.  
Serais-tu à nouveau amoureux ? Comment s'appelle-t-elle ?  
Continue, tu m'amuses. Même si je suis jalouse...  
Elle a de la chance ! Je suis un peu triste.*

*Rebecca*

*Rebecca, c'est la fin...*

*M'affronter à lui ! Quel désenchantement... Il est si fort, qu'il me pénétrerait d'un coup d'un seul. Je n'aurais que ma langue – et encore – pas pour longtemps...*

*Quel vent !*

*Je n'arriverai pas jusque-là, c'est sûr, je ne le veux pas.  
Je veux encore distinguer les diabolins déguisés des amours.*

*Je désespérais de voir un jour un de ces angelots grelottants quand l'eau – dévalant les marches rangées pour descendre à la terre, je me contentais, moi, de ce spectacle en criant : viens...*

*Qui que tu sois... viens !*

*Jeune Ami :*

Elle m'a dit : « Porte en moi le souvenir de la mort qui est une ligne de fuite... ». J'entends clapir : la fraîcheur tendre est de l'humus, le décalage entier, la mine éteinte et le soleil au fond. Mon âme louche. Ainsi, je rêve ou laissant fuir mes ressources aussi décidées. Fuir – enchanter l'âme d'autrui, l'inviter au chant de mon corps, du sien sans autre source. Pourquoi des paroles éparses qui sont toutes au solide ?, un peu de foi en reste et son être augural. J'attends.



## Acte II

Lire ou lire

*Agathe Are :*

« Cependant, quand elle grimpa l'escalier, son pas lent la fit paraître elle-même, aussi marmoréenne, aussi lourde que la marche à gravir, plus majestueuse.

Elle était l'épouse de l'ogre, le petit poucet noué dans la robe en taffetas rouge et or d'une dame de trois étages : elle serait la énième femme...

À rebours, elle arriva vite au seuil de la chambre d'Ève.

Elle s'immobilisa sans plus entrer.

Guêpe aux abois...

Son regard métallique porté sur la porte en bois jaune, elle s'attendait à voir surgir un homme du trou.

L'un l'autre, se regarderaient..

La lueur serait pâle, la vision floue.

Il se jetterait sur elle sans la dévorer.

Elle perdrait connaissance.

Lui aussi sans doute..

Elle ravalait son flingue.

Tout était simple.

L'enclos meurtrier lui était familier.

Elle l'imaginait avec ses draps et ses parures murales, ses couleurs de bonbons déjà sucés, son tapis de plumes.

Elle s'amusa à revoir la brosse à cheveux, et à y reconnaître les poils blonds cendrés mariés à tous les autres, les siens...

...les préférés d'une masse anonyme sans relève, et jamais changée...

L'écheveau d'Ève faisait d'elle une femme à vendre mais il ne fallait pas déchoir..

Un jour – pour un homme – tout semblerait néant.

Il fallait crever.

Elle laissa tomber son habit et partit.

Elle rit alors de toutes ses dents en se saisissant du col de sa chemise : c'était son père, les noeuds faits et jamais défaits aux cravates... des souvenirs.

Elle déambulait comme le fou dans les couloirs de son âme... aucune aile blanche...

La scène lui revenait comme une éternelle vague de sang et le monde évanoui se redressait comme un phare qui l'éblouissait sans jamais la toucher : elle le regrettait.

Tout à l'heure, elle charmait – sous le regard d'Ève qu'elle captivait par ses attentions.

Ève était comme un dresseur de chevaux, au centre d'un manège quand le ressort rauque du fouet la saisit à la gorge tandis qu'on entendait s'élever la voix d'une enfant.

Essoufflée, ne sentant ni ses mains, ni son mufler, ni sa taille, mais le courant et l'ardeur, la flèche... pas la flamme.

Le lendemain, Ève en la voyant courir nus pieds sur la pierre froide – peut-être malgré elle, dirait à sa fille : « Cours, mais cours donc, ou bien tes pieds prendront racine ! ».

Elle entrerait alors dans la pièce d'eau, où elle s'aspergerait, en compagnie des roses d'hiver et des chiens.

Elle arracherait un fruit à l'arbre puis viendrait tourner autour d'Ève dont elle aimait le parfum.

En attendant, elle grimpe au deuxième étage en continuant de s'imaginer Ève – en caricature – comme une poule aux dents cariées...

Elle regardait sa montre.

Ils étaient ponctuels.

Elle espérait qu'ils seraient brefs.

La peur commençait à monter comme un chant.

Elle venait de tuer sa mère.

Elle retirait délicatement une moitié de sucre du sucrier...

Le bruit froid de la porcelaine la berçait de rengaines !

Le poison était puissant...

Ève était sur le point d'oublier tout ce qui venait de se passer sous ses yeux par sa main et par sa faute.

L'orage éclate... elle relève la tête... sa fille est là, revenante.

Ève veut pouvoir attraper le bras d'un tourne disque pour rythmer d'une musique nerveuse l'entretien.

Le silence est vite intenable – et la violence...

Elle prend les devants, s'adresse goulûment à la jeune fille.

Les policiers arrivent, ma chérie – ce n'est pas la peine qu'ils te voient.

Elle avait obéi.

Sa voix était douce.

Les traits du visage plairaient aux hommes.

Les courbes d'un cheveu droit, aussi.

Le temps comme une horloge, pouvait rendre fou...

Il suffisait même d'y mouiller une bombe pour que la mèche se voile, – la coupe et la mousse aux lèvres rouges, roses et blanches : tout se confondait bien dans la lanoline...

Elle aurait peur, très peur.

Le monde lui paraîtrait gris et elle entendrait bientôt les oiseaux sur le toit.

Tant qu'elle sentirait leur présence, ça irait, mais quand ils ne seraient plus qu'une idée, elle serait folle.

Elle pensait déjà à redescendre...

...le temps, suspendu comme un souffle.

Chaque nouvelle marche comme le sablier d'une Cendrillon des sables... l'appelait.

Elle continuait.

Une somme de démons inconnus attendait qu'on leur ouvre. Ève et sa fille discutant toujours, la petite table carrée construisit, en attendant, le triangle noir sur lequel se bâtirait l'Histoire du Monde.

On y voyait du monde, beaucoup de monde.

Il eut semblé pourtant que l'Arche aurait été remplie par ces deux femmes...

La destruction était totale.

Elles apprendraient à décliner leur nouvelle identité.

Des hommes évoluaient, parmi des couleurs.

À l'aube, anges et démons pouvaient constater les dégâts.

Toutes les échelles avaient été déplacées et personne ne s'y trouvait plus...

Ève se sentait maintenant nue, à l'arrivée des hommes, et ne voulait plus : il fallait que l'autre reste où elle mourrait de honte et de chagrin.

Rouge de colère, la fille obtenait des excuses, sortait un bout de papier de sa poche, recopiait de mémoire le texte d'Ève...

Telle était la vision angélique.

Que s'était-il passé dans cet escalier ?

Cette femme était venue lui dire que sa mère avait tué son père.

Sa mère l'avait tuée... c'est tout ce qu'elle se rappelait.

Elle s'accrochait à cela comme à la bouée du phare...

Oscillant de la croupe.

Sa boussole prête à perdre le nord.

...l'homme serait vivant.

La jeune fille se présenterait à lui avec un citron entre les mains, déguisée en jonquille.

Elle était comme le prisonnier du désert...

Face à un miroir déformant.

L'embuement était tel qu'elle craignait de se mettre à rire au milieu des flammes...

Ayant pris au sérieux les paroles d'une étrangère, elle s'était imaginé le pire et...

Ève tuant son père.

Ève n'étant pas sa mère – sa légitime tuait son mari – qui n'était peut-être pas son père.

Comme le monde paraissait triste !

Sauf à vouloir vivre le schéma – banal – qu'un enfant sur trois, au moins, a le droit de rêver : le couffin abandonné sur un parvis d'église, l'enfant recueilli, ou le vilain petit canard – elle

était captive sur un navire pirate, qui flottait péniblement sous la Lune.

Le cargo vient d'exploser, ne laissant derrière lui aucune trace verte...

Quelqu'un s'est-il jamais demandé comment virait l'encre de Chine ?

Cela aurait porté fatalement au conflit !

Cette fille n'aimait pas les anges !

Elle n'aimait pas non plus les oiseaux parce qu'ils avaient des ailes...

Ève en l'abandonnant au silence froid de la pièce unique du châlet lui avait à peu près ordonné de monter dans sa chambre.

Elle l'avait seulement infantilisée à mort.

Une vraie femme se doit de faire des erreurs.

Sa mère seule existe...

Ève avait tiré, d'un coup sec, sur l'anneau... l'autre était morte en un quart d'heure.

On chercherait partout la femme portée disparue.

À sa place, on trouverait des hommes un peu hagards.

Des policiers.

Elle connaissait la vérité dure et tendre.

Derrière le masque nerveux de l'adolescente fragile, quelqu'un semblait toujours attendre...

Alors ! Que s'était-il passé dans cet escalier ?

La nuit...

Elle bondit hors de son lit et enfila ses chaussons noirs.

Coiffée d'un solitaire, elle amorça enfin une descente...

Sous l'écrêteau où il avait rendez-vous, le jeune homme commençait à s'impatienter.

Comment s'appelait-elle déjà ?

Ah ! Ève...

Le nom de cette femme lui plaisait.

Toujours tirée à quatre épingle, française, et maintenant en retard.

Lui serait-il arrivé quelque chose ?

Il cherchait une cabine, quand il s'aperçut qu'il prenait la mauvaise direction.

Ce n'était pas par là qu'il voulait aller, mais plutôt par ici...

Il sortit et s'émut de se voir assez libre pour flâner, attendre, prendre du temps...

Quand il comprit que c'était la peur qui le retenait d'aller plus vite, il força le pas pour atteindre la porte battante qu'il bouscula en se faisant un peu mal.

Il parlait tout seul depuis la mort de son frère, survenue l'année précédente juste avant qu'il ne rencontre cette femme dont il ne tomba pas amoureux.

Il attendait les cinquante coups pour raccrocher;

Enfin ! Elle arrivait..

Il s'élança vers elle en ralentissant dans les derniers mètres, pour mieux la prendre dans ses bras.

Ils marchèrent un peu.

– Le ciel est noir.

– Tu as peur ?

– Oui. On marche ?

La salle était vide.

Il la laissa choisir.

Elle préféra une table au fond parce qu'ils y seraient plus tranquilles.

Puis il fouilla rapidement son veston, dont il sortit l'écrin où se trouvait soigneusement rangé le bijou hérité de sa soeur, morte l'année précédente.

Le collier lui allait.

La fille le refusa pourtant.

Elle s'impatiente.

Sa robe en synthétique rouge la serrait de trop et elle avait hâte d'en finir.

Ils ont quitté le restaurant à trois heures environ.

Ève eut la sensation désagréable d'être suivie...

Quelqu'un bandait un arc... mais le poisson serait petit et lui



filerait entre les jambes...

Elle voulut s'assurer que sa fille dormait bien dans sa chambre, mais ne la trouva pas.

Elle pensa à l'appeler.

Par son nom...

...n'y parvint pas.

Elle courut au balcon.

Prendre de l'air.

Il guettait maintenant au loin la cime des arbres comme on attend le gibier.

Dans la pénombre du châtelet, il empoigna une toile qu'il choisit parmi les pinceaux.

Et l'adossa au mur, pas loin du jour.

À plat ventre, le menton dans les mains comme le savon dans la coquille de plâtre, il chercha la concentration du joueur.

Non ! La Lune n'était pas à vendre..

Il s'égosillait pour la femme qui ne l'entendait pas.

Les anges flottaient autour de lui.

Il voulait qu'elle les chasse...

Que faisait-elle là ?

Il s'approcha et la vit dormir.

Il la prit dans ses mains et la déposa sur le lit.

Plume.

Il aimait la vie.

Ève était seule.

Le pas était feutré...

Ève descendit l'escalier en courant, tant elle avait eu peur.

Il la retrouva dans la cour..

Manchot des caves...

Qu'avait-il à lui dire ?

– Ève, c'est votre nom, n'est-ce pas ?

Ève prit tout son temps pour lui répondre.

Elle le trouvait avenant.

Cette rencontre nocturne illuminait déjà ses nuits.

Il était courbe.

Elle tanguait.

Il la regardait.

Elle le savait beau.

Il ne se montrait pas.

Elle le devinait seulement.

– Vous m’aimez ?

– Non.

– Alors qu’est-ce que vous faites là ?

– Vous avez besoin de moi, Ève – comme j’ai besoin de vous...

– Poussez-vous...

– Ève, vous me ressemblez...

– Allez-vous en !

– J’ai tué ma femme, Ève, et j’ai besoin de vous.

– Vous m’ennuyez...

– Ève, ne soyez pas sourde...

– Je ne rêve pas, n’est-ce pas ?

– Laissez-vous conduire...

– Je n’ai nulle part, Monsieur.

– Vous aviez une fille, elle vit toujours, non ?

Il rasait les murs...

– Oui, en Amérique, Monsieur...

– Pourquoi mentez-vous ?

– Je ne mens pas... mon Amour.

– Ève, vous êtes l’unique rescapée d’une guerre atomique... vous ne l’ignorez pas !

– Vous êtes là...

– Ève, réveillez-vous !

– Mais je ne dors pas, mon Amour...

Ève prenait de l’ascendant.

Le cheval se cabrait...

Il s’approcherait et viendrait lui aussi manger dans sa main le sucre !

– J’aurai ta peau, sale bête !

– Ève, votre fille a tout avoué.

- Je n’ai jamais eu de fille, alors, de quoi voulez-vous parler ?
- Je sais que vous l’avez tuée mais elle vivait loin de vous..
- Je vous dis que je n’ai jamais eu de fille !

Il retournait manifestement le couteau dans la plaie de la vieille fille qui souffrait affreusement d’un manque...

- Allons, Ève, venez vous baigner, vous en mourez d’envie.
- Vous êtes immonde !
- À quoi jouez-vous, Ève... ? vous savez bien que je vous connais !
- Nous ne sommes pas seuls, Monsieur.
- Mais si, mais si, je vous assure !
- Taisez-vous ! C’est vous qui mentez, maintenant !
- Ève, nous montons...
- Mais lâchez-moi !
- ...
- Au secours !
- Ève, nous montons...
- C’est un disque rayé !
- Ève...
- Je ne suis pas folle, dis-leur que je ne suis pas folle, ma chérie...
- Ève, vous flottez, maintenant...
- ...
- Ève, il ne faut pas tricher.. montez, continuez à monter, ne vous arrêtez pas, ne regardez rien mais montez, montez encore, montez toujours Ève, je vous aime...
- Vous êtes intelligent, Monsieur, mais cela ne suffit pas.
- Vous aimer, Ève, est mon droit le plus strict !
- Non, Monsieur.
- Ève, vous êtes chez vous.
- Merci, Monsieur, et comprenez que je ne suis plus moi.

Encore parfaitement saine de corps et d’esprit, elle entreprit d’ouvrir les yeux.

Elle découvrait son royaume : la cage d’un escalier en ferraille !

Un léger courant d'air frais la fit tourner la tête.

Courageusement, elle ramassa son corps encore souple, se releva et poussa la porte déjà ouverte...

Un mort était là, étendu près d'un livre ouvert.

Elle se coucha...

Elle aimait cet homme et elle l'aimerait toujours, si seulement il était pourvu d'une quelconque existence.

Elle était prête à tout pour le suivre, faire avec lui le dernier pas à défaut du premier.

Ève suivait l'amour aveugle.

Ève poussait encore une porte – la dernière.

Je refermai le livre où je l'avais cherchée sans la trouver. Ève avait fait semblant de mourir, semblant de vivre ! L'histoire ne parlait pas de son sentiment, parce qu'elle l'ignorait – l'auteur étant décédé prématurément le jour de Pâques.

La bibliothécaire m'ayant donné les résultats de son enquête, je rentrai donc chez moi la mort dans l'âme... J'étais fait comme un rat que l'amour de cette femme aurait miné...

C'était un jour de Carnaval. Des ribambelles occupaient la rue. Je reçus un choc et quelque chose dégouлина dans mon dos. Je retirai ma veste, et la considérai doucement de mon oeil le plus noir. L'auteur du crime était une fille d'un âge encore décimal...

– moi, je suis née tout seul !

Elle m'enjoignait de l'écouter avec un grelot dans la voix...

Je la pris par la main et me laissai conduire dans le brouillard sans fin d'une histoire brumeuse. »

*Jeune Ami :*

Elle m'a dit : « Je m'ennuie des femmes, j'aime les hommes. » Je pense à la perception romantique du monde dans le partage sensible...

*Agathe Are :*

« À maintes reprises – ah !, Maintes reprises (à la vierge immaculée je dédie ces larmes tombées toutes droit du ciel), ces sales pattes – portées, courbées sur ma poitrine brunissante – cette langue engourdie demande à boire fendillée, comme la brindille. Ce scarabée volant !, cette Justine en patois (merdier ambulante), le froid est là un bras cassé. Faites taire ces bruits – ces moteurs – marteaux piqueurs et autres colporteurs, et cette facilité si fraîchement vêtue, et soudainement réapparue. Pouce !, petit bréviaire à usage familial : le bonheur, c'est maintenant. Comment se faire comprendre, mes amants ? Oser un langage tout différent (pourquoi pas – Marquise, mais l'imaginaire et ses clés ? – qui les avait, et qui les a perdues ? Existente-elles vraiment – Marquise... vous ne répondez pas – le chœur chéri de la Marquise est impuissant depuis qu'elle a, comment ?). La jambe de la vieille dame ! – elle a dit merde – quelque chose qu'elle n'avait pas su dire, auparavant – les mots lui étaient revenus juste à temps, comme un courrier, un code singulier... Il ne fallait pas s'efforcer de sourire... ne lui allait pas ! La maîtrise, ne lui allait pas (vasque embrumée – aux traits enfouis – prête à enfourguer des vagues entières de terre – partie à l'assaut de brins de jeunesse, elle fut violemment surprise ! La réalité n'existait que sans la décision de son père – et le temps déclinait, le mensonge de sa mère était destiné à la faire hériter – la mort filtrait comme un corridor, offrant ses billets – elle – ajustait son petit noeud sans se farcir d'idées acidulées – le dicton n'était pas au point – en l'attendant, elle tapait les coussins du salon, cette chose parlait d'antériorité...). La facilité l'emportait enfin, avec ce courant de vagues seulement refoulées – enfin, se percevait l'autre... Je l'avais tué, je le savais désormais, et j'allais mieux. Mieux, mieux – la mimique employée allait prononcée, du mielleux – au milieu, le rappel était là pour le chat que j'étais il y a... mieux – mieux, mi... aou – miaou ! il valait mieux.

On entrait nuitamment dans le salon, poussiéreux et bleu vert, c'était elle, debout – se maintenant par des pensées vertigineuses, carrées – ne sachant où poser le bras – ni quel objet considérer, ne songeant plus à s'asseoir – l'homme l'avait suivie sans faire de bruit – une odeur rose-chocolat plantée sur les lèvres... la pourchassant, pour le carmin qui animerait sa bouche, bientôt – au dernier instant ! »

*Une histoire différente des autres !, regards verts... à écouter, et pas à vivre. Les personnages, d'abord : ils sont dix, mais on va y revenir. La trame : une fille enlevée par des mains blanc violacé, coupées – encore tièdes, des mains d'homme. Elle appelle au secours – des multitudes ont reçu son appel, et pour ainsi dire – perçu un cri – entendu la voix d'un peuple – ou le chant d'une arme, se retrouvant seules dans la même ville – à la même heure – et au même instant, mais voilà que l'histoire s'arrête ! Barbare, celle-là porte un titre, barbare – l'autre n'en a pas. À vous de jouer !, mes yeux fauves... À deux femmes de vie – une autre femme a dit : « voulez-vous la Vie ? »*

*Jeune Ami :*

Aidez-moi ! – mon Dieu – et mon Seigneur... Aidez-moi – plus que la route, un grand vent de silence – et l'écorce de gêne, au flou qui me nettoie...

*Agathe Are :*

*Le timbre de sa voix ne portait déjà plus en son clair palais, où une tempête soufflait bleu.*

*Il plut dix-sept dents moins des bribes de langage, deux carpes plus cent miettes – le tout pour mille ourlets.*

*L'onirique lézardait, d'une cavité décadente à l'autre – l'avenue était froide et hostile, il chantait.*

*Une tâche, jaune citron – se défît délicieusement de sa veste qu'il accrocha au mur – à ce col vert.*

Notre ami – se rapprochant de la carcasse – se mit à caresser, pénétrer, et tutoyer – sans même demander si vous pensiez !

Eh bien ?

Laurent desserra les dents repensant leur dispute soudaine étrange – le passage souterrain, la lumière du coquelicot, timidement.

Toujours ?

Monter – parées – deux branches filtrant la lumière lointaine de ses yeux. (Et moi !)

Aujourd'hui c'est amer – une pochette de fêl au fond – très oubliée comme un Oeil de travers, et puis ?

Un semblant de vie bien que encombré d'erreur humaine, en hommage à ce qui n'est plus : l'usage – l'amer, sous un amas de sables florentins – le tapis mouvant des roses assez « chatoyé » – alors la présence orbitale d'un souffle chaud laverait encore du sang leurs meurtrières !

Il était une fois un petit garçon de l'âge de ma mère à quinze ans – habillé comme l'as de pique, à même le sol sans réfléchir, l'air serein et pauvre.

Je ne l'avais pas vu, je lui ai marché dessus.

Il a crié.

J'ai failli pleurer, mais suis resté étranglé – sous l'effet des larmes déferlant, comme les vagues auxquelles j'étais promis, depuis longtemps...

Je l'avais peut-être tué, et à mesure que je marchais, tandis que la brume s'effaçait, devant des pas lancés dans la jungle de mes paroles enflammées – parole de chat, je savais que j'oubliais, l'endroit d'où je venais, mais qu'à force d'oublier, je me rappelais.

Arbre à Fruits... ça fait genre ! – secrétait Ève, s'appêtant à relire un texte tissé d'acrobaties linguistiques – écrit pour elle-même dans l'inégalité d'humeur et des sexes.

Toujours agrippée au clavier – Ève, le poignet déstabilisé par sa montre – tentait à nouveau de s'exprimer : cette histoire fit de moi l'être le plus bennissant !

Ève poursuivait, avec un léger crépitement, dans le mot « jadis »...

En mourant je fus préposée aux courses de la veille l'imagination aérée de mille rien tous benjamins.

Épaule tordue à la dérobaie intimée, au sourire profilé – désir enfui...

*Véhicule ta pensée ma p'tite Ève, allonge-là à l'étrier...  
Malentendus effrités, mots humains enterrés, solitude octroyée – Belle aux  
yeux de brâise, mélancolique croyance, ma revendeuse d'espèces !  
L'homme enivrait courbé sa doublure cuivrée, celle-là même qu'il répugnait  
à emmener cintrée.  
J'y ôte un « aime » pour mon « home ».  
Enfant tu parcourais une longue histoire...  
Madame entrons car on entend venir.  
Dieu ! que ce tronc est creux...  
Toi tu savais sentir par la peau du langage...  
Adieu Ève, à Ève, Dieu.  
Ève et Dieu.  
Dieu et Ève...  
Arrêtez tous les deux !  
Ses mots à lui devenus sa source à elle.  
Ève, qui voulait tout !  
Être elle et ne pas être – naître une seule fois...  
Sans condition.  
Ève qui n'écrirait pas !  
Je suis le vin dans la bouteille (j'attends que des mains habiles défassent le  
noeud de liège).  
Je me laisse porter pourtant indifférente aux effluves bouillants !  
Que dis-tu ?  
Ma douceur est à la fois ma folie et ma joie, mon absence... et ma cruelle beauté.  
Les mots ne passaient plus, car la mort tendrement l'attendait.  
Tout se décousait.  
Ève n'avait plus de prise, pas de rôle dans la mort saoulée...  
Je peux t'accompagner ?  
Oui.  
Qui commencera à parler ?  
Toi ou moi.  
Les deux, ensemble !  
Promis, juré... c'est trop tard !  
Te voilà seule envenimée...  
Est-ce là folie douce ?*



*Jeune Ami :*

Échouer : manquer la station des ténèbres et partir d'un grand rire caverneux. Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! La peau ?, de quoi !, douceur calibrée d'un faux débit. Les mots d'ici ne viendront plus, mon ange – ni ton ardeur à l'écoute de ton enfer des jours qui passe. Les mots qui t'ont livrée t'auront perdue aussi bien que la vie qui t'enchanté en lie des autres. L'inspiration de la transmission bandera cette arme, de ce que tu sais, de ce que tu en sais maintenant d'un autre. Ce que tu lui auras livré de toi – la manche dans ta main, ma partie reportée toujours au refrain de la vie, ou de ta mort...

*Agathe Are :*

- *Chez moi, il y a un radeau...*
- *Un radeau ? Mais où diable habites-tu !*
- *Chez moi... où il y a un radeau.*
- *Il ne faut pas dire que chez toi, il y a un radeau... ce n'est pas juste, ça !*
- *Pourquoi ?*
- *Parce que tu habites sur ce radeau, n'est-ce pas ?*
- *Non ! Chez moi, il y a un radeau.*
- *Allons, décris-le, ce radeau...*
- *Il est carré, avec des troncs d'arbres attachés par une corde solide et néanmoins...*
- *Néanmoins...*
- *Il n'est pas à moi.*
- *Tu veux dire que tu n'y vis pas ? Qui s'y trouve alors ?*
- *Personne.*
- *Écoute, je ne te comprends pas...*
- *C'est pourtant simple...*
- *J'essaie, tu sais ?*
- *Je sais.*
- *Alors, dis-moi où tu habites, à la fin ?*

- *Chez moi, où il y a un radeau!*
- *Oui... ça je l'ai compris, mais...*
- *Qui habite ce radeau ? Je te dis qu'il n'y a personne à bord!*
- *Et toi, où habites-tu ?*
- *Je ne sais pas.*
- *Tu as bien un endroit où dormir, tu ne te souviens pas ?*
- *Chez moi, il y avait un radeau...*
- *Il est parti ? En voilà une bonne nouvelle !*
- ...

*Jeune Ami :*

Oui.

*Agathe Are :*

« Alarmés par des cris sournois – les enfants s'étaient massés autour d'elle, les yeux grossis par des cils qui les arrondissaient drôlement... les faisant pareils à deux soleils noirs, détrempés – pour une algue marine, et perdus – pour deux araignées.

Ses enfants – auxquels j'appartiendrais pour quelques longs hivers trépassés – compliqués, vagues et muets. Des enfants qu'elle écoeurait, par le spectacle de seins nus avides d'un rien mais flamboyants d'amour déçu... un soir, une nuit, où tout avait été inventé...

Il me faudrait maintenant tout raconter, pour faire d'une histoire sans gazon un très grand pâturage pour ces âmes esseulées parmi tant d'armes, sur un champ après la bataille qui dura, seulement, quelques instants. »

*Jeune Ami :*

Pour toi, Agathe fleur ? – révéler mes écrits ? Il faudrait déjà que je calme ma colère – générale, asexuée, passée, ravivée, puante, et pourtant pure comme eau de roche glauque :

l'homme est pour moi la faille. J'ai horreur des femmes qui frétilent, source d'un déséquilibre de base. J'ignore ce que peut être encore l'envie de vivre – une mort symbolique – qui en serait l'étoffe ? Vivre ? Faire semblant... ce que je déteste, d'un garçon – frère, artiste – ou génie, c'est pourquoi les larmes me viendront – à l'idée d'une science humaine... tu m'es précieuse, Agathe, si profondément, cela – sûrement à cause du doute, auquel tu me livres, lors de tes expéditions au sein d'un langage, qui se présente – de lui-même – dans l'efficacité sexuelle : j'entendrai dire qu'il faut ici te dépasser, car ce n'est plus ce sexe, alors – qui intéresse, au contraire !, mais bien sa représentation, à moins qu'il ne s'agisse de la géographie de son langage : ce que je cherche – assez cruellement dans une écriture actuelle, se rapproche d'un état des lieux émotionnel de nos ressemblances – expériences, appartenances – à mettre au service de la relation, à la façon du muscle raccourci.

*Agathe Are :*

« Nous passions la soirée au bord du lac, assis bien tranquillement, lorsqu'elle nous apparut, affalée au bas de son arbre ancestral. La pauvre devait avoir souffert... et ses membres caoutchouteux... et sa frise, défaite, comme une vieille permanente... et son bourrelet au ventre, et tout ça... rien de très grisant, vous savez ?

Nous étions en bas d'un grand talus qui présentait une faible pente, voyez-vous ? Nous tenions le bas de la pente, elle était en haut, tiens, comme c'est drôle... On aurait dit une peinture, vous savez, une scène mythique. Mais quelle déesse aurait été s'oublier là, dans ce coin perdu, où seuls des imbéciles comme Nadine et moi pouvions nous plaire !

Elle n'a pas plu à Nadine, qui est une femme finie. Enfin, pas finie, non, ce n'est pas ce que je voulais dire... Je vois Nadine comme une brune dure écartelée entre le plaisir de plaire, et le désir de ne pas plaire... entre le plaisir et le déplaisir... c'est exac-

tement ça ! Nadine est jeune et dure comme un fruit cueilli pas encore mûr...

L'autre est... et bien justement : elle n'est pas ! Vous allez penser que je suis fou, n'est-ce pas ? Fou parce que cette femme que j'ai follement aimée, j'ai voulu la représenter, sous les traits d'une modernité trop vivante, toujours en marche... sans décadence. Fou de n'avoir rien fait..

Je l'ai peut-être rêvée. J'ai peut-être tout rêvé. Mais posez-vous la question de savoir... Si j'avais rêvé ? Je me serais levé, et j'aurais été surprendre cette garce qui avait du... Je l'aurais trompée à ma guise, Nadine. Eh bien... que croyez-vous que j'aie fait !

Non ! Je ne l'ai pas tuée, elle est tombée toute seule... ou bien quelqu'un d'autre l'a tuée. Qui ? »

*Jeune Ami :*

Parle-moi de son amour des dunes, rogne les ailes de mes orages, exagère tout ton sentiment, livre-moi la si terrible grandeur : je suis habité d'un velours de ta voix qui distingue sa bête au détour de moi – si lourd de tant de ces batailles, et du vide de notre influence – ma race est nerveuse, je veux.

*Agathe Are :*

*Aux armes, citoyens !*

*Jeune Ami :*

Je suis chez moi dans mon corps, où je sais que tu sens les doigts fluides d'une marée de sable, couvrir le rocher rond de ma caresse infernale, décacheter l'enveloppe de ces corps en gage en vain, puisque je t'aime. Tu avances animale, à l'autre bout de moi, mais tout sera trop simple..

*Agathe Are :*

« L'entrée avait été condamnée. Nous faisons le tour pour atteindre la porte principale – que j'imaginai volontiers. Mais des sandales trop ouvertes devaient la gêner. Puisqu'elle ralentissait la marche, je lui dis de les enlever.. Elle ne voulut pas, prétextant qu'elle aurait mal. Je la saisis par le bras pour la faire céder..

Elle aurait du comprendre – que ses pas, dans mon dos – me rendaient obsessionnel, maladif, et invivable !

Son pas – qui, s'enfonçant dans l'épaisseur du gravier – ne lui laissait qu'une chance sur deux de tomber, et de se relever – avec la marque d'un caillou denté – qui n'aurait pas percé la chair, mais néanmoins – aurait laissé perler le sang.. Cette idée, sans image à toucher – m'était insupportable !

Le sable, clandestin d'une semelle de cuir – le sable... provoquait une sensation aussi désagréable au pied qu'à la bouche qui a faim. Il m'obsédait me laissant vide, comme cette poupée de cire – qu'elle allait garder toujours avec elle – sa robe en adhésif flottant comme un drapeau...

Je lui dis qu'elle pouvait partir, que je ne voulais plus d'elle. Elle me laissa seul.

J'entendis des sanglots, tandis qu'elle – érosive, repassait l'angle... Je courus après des cheveux nauséabonds, pour empoigner une tête : si seulement elle avait pu lâcher ce masque ! Elle résistait, encore et de trop. Alors, j'ai coupé la tête, comme on taille un rosier – par nécessité. »

*Jeune Ami :*

Nous avons fait tous des erreurs lourdes. Elle a osé écrire, il me revient – son organisation de la beauté du monde, quand j'étais roi. J'aurai cherché ma peur – si loin d'elle, ou bien si près de moi le son – qui se rejoint, après le feu de joie, de peine, et d'ombre : mauvaise foi à l'envi ? Mauvaise mort à son sort !

*Agathe Are :*

*Le petit homme allait toujours précédé de son chien sur la route où j'aimais à me promener seule. Lorsque j'arrivais à sa hauteur, je gardais alors les yeux rivés sur sa main gauche qui enserrait le pommeau de sa belle canne... Ce jour-là, il n'était pas tard. Il apparut devant mes yeux remplis du plaisir de le rencontrer. Nous avons parlé.*

*– Comment t'appelles-tu ?*

*– Armande ?*

*– C'est joli...*

*– Et toi ?*

*– Pierre.*

*– On ne peut pas dire que ce soit joli...*

*– Tu peux m'appeler comme tu voudras !*

*– Alors, Pierre !*

*– Tu marches longtemps comme ça ?*

*– Tu veux dire : depuis longtemps ?*

*– Non, non.*

*– Alors, qu'est-ce que tu veux savoir ?*

*– Si tu sais où tu vas...*

*– Oui, bien sûr, je vais sous le soleil de midi rendre visite à ma tante qui m'attend.*

*– Et s'il t'arrivait quelque chose ?*

*– Quoi ?*

*– Je ne sais pas, moi, par exemple, si tu tombais à genoux...*

*Jeune Ami :*

*(Fais-moi l'amour comme une orpheline.)*

*Agathe Are :*

*– Je ne remonterai jamais plus sur scène...*

*– Ne fais pas ça, Pierre !*

- *Et pourquoi pas ? Je n'en ai plus envie, tout m'ennuie, ce réverbère artificiel, posé là, au milieu – présent comme l'arbre au zoo... Non ! Je n'en peux plus, je n'en veux plus !*
- *Calme-toi...*
- *Il me regarde, je le salue, je m'apprête à lui pisser dessus quand, « pintch », on me rétribue de cette géniale attention par un coup de pied !*
- *Et alors...*
- *Et alors ? Tu ne comprends pas ? Je n'ai plus besoin de me regarder dans la glace, je suis ce chien de Chrétien, cet animal en cage, ce petit oiseau noir...*
- *C'est merveilleux !*
- *Merveilleux : tu parles comme une femme couverte de bijoux.*
- *Pardon, moque-toi de moi...*
- *Mais non... tu sais bien que je n'aime pas ça – tout ça ralentit ma marche, tu n'entends pas ? Tu es comme moi – comme moi je suis toi – tu es verte, je suis bleue – tu es l'eau et la vase ! Je suis l'eau du fleuve.*
- *Tu vois bien que tu y es arrivé...*
- *Mais à quoi ?*
- *À jouer devant moi, pour moi, avec moi, en moi, derrière moi...*
- *Juliette, c'est à ton tour de te moquer ?*
- *Quelle question ! Je t'aime bien trop pour ça.*
- *Alors, pourquoi m'ennuyer avec toutes ces sornettes, cette représentation, cette hallucinante histoire d'amour ou de fesses. Pourquoi ? Veux-tu me mettre en colère... Je te menace, si tu ne te tais point.*
- *Menace ! Et c'est à moi de monter en couleur ! Mon chapeau s'envole !*
- *Rattrape-le ! Allons, cours, lève les bras au ciel, baisse les mains, plus vite, plus bas, ramasse...*
- *Ouf ! Comme ça c'est beaucoup mieux. Je le tiens fort, il ne s'en ira plus.*
- *La place d'un chapeau est sur une tête, Madame...*
- *Et celle d'un comédien ?*
- *Dans la vie, Madame.*
- *Non, car la vie est noire comme un carré de chocolat.*
- *Comment ?*
- *Elle est noire, toute noire, eau noire, de l'encre noire...*
- *Et le corbeau est blanc ?*
- *Exactement.*

*Jeune Ami :*

Je confonds, je rage et je peste. Ta parole envahissait mon ventre, tandis que je ferais vent de tout, et des autres. Ta corde lisse à l'oubli d'échanges morts, je sens que je ne suis plus moi, plus toi, plus nous – qu'un bain de merde, qu'une attente obséquieuse a fait reverdir ma fente – je me fais vieux – pense aux mots que j'entends sans les lire, rai nouveau d'une espèce saline d'un enfant de ce sang. Je vais, ramasse attentif au moindre brin de toi, l'envolée des rapaces – pleins du gain de son temps.

*Agathe Are :*

- *Encore un, tiens !*
- *Un de plus, un de moins..*

*Jeune Ami :*

Je me retrouve à la torture – avec ou sans un objectif, au mouvoir de l'image : faire-valoir de ce mobile immobile d'un féminin purement absent, virtualité qui n'était pas tout en nais-sant complexe : octogonale est ma pensée.

*Agathe Are :*

« Les automobiles passaient pavoisant sous des yeux impassibles, les miens, et les eaux indicibles de mes rumeurs passées comme des nuages en fumée, tout cela s'en allait : cible, pas cible, sensible et passible de riens...

Les sifflements, concaves, de leurs tambours remplissaient mes oreilles d'un liquide froid comme de la mort, présentée comme la maîtresse d'un autre, brune aux traits marqués, mais belle et désirable.



Cette poésie qui effleurait à mes lèvres engourdis, rappelant l'écume des vagues, la bave d'un chien enragé, que fallait-il en faire ? Un enfer facile à déchiffrer, à dénombrer, à nommer. Cet enfer, pour moi avait un nom.

Antoine garçon enchantait mes nuits, quand il les fréquentait de ses orages pleins de grosse pluie : il faisait ruisseler mes pleurs d'un sage ennui. La mort alors était loin, et l'amour perdu en mer. J'étais libre d'explorer les étoiles lointaines, libre de rester, loin de lui, avec toi qui me perdais. »

*Jeune Ami :*

Fuis-le ! – amour de vivre... fuis cet étrange grain qui est passéité de mon coeur tendu de gangue – un mensonge qui traverse et tue ton souvenir de guerre en mer, facile – de mort conquise, mais vois qu'il te regarde, entends qu'il t'a mangée, ouvre à la joie sa cisaille, ploie la face à l'inimitié du gant – au polissage de ton âme. Je suis un seul être noir. Tu devais cette vie à son aube qui sauve...

*Agathe Are :*

« L'armature de son soutien-gorge ne semblait pas bien assurée, prête à laisser dépasser la chair du sein par le bas, puis le sein entier : c'était à prévoir : je décidai pour ma part d'en profiter. Il fallait échafauder vite fait un plan d'action.

Oui, l'obliger, elle, à lever les bras, très longtemps... Le problème était qu'elle ne portait pas tous les jours le même soutien-gorge. Il y en avait un bleu – et un rose, comme dans les pensionnats de jeunes filles ! Penses-tu... il fallait voir le texte, la texture. Déshabillez-moi de bonne heure, car ma dentelle est fatiguée. Ou bien, ne faites pas de bruit, vous allez déranger le locataire du premier...

J'aimais encore mieux celle du singe. Que je la raconte ? Non mais ça ne va pas ? Je tiens à ma réputation, moi ! Et puis, le

temps passe pour tout le monde ! Pour elle, comme pour moi, tiens. Elle a vendu la mèche ? Vous êtes au courant ? Non ? Alors, pourquoi restez-vous là à me regarder ? »

*Jeune Ami :*

Le soleil, les étoiles, la rivière, l'eau, le monde...

*Agathe Are :*

*La brousse, ce monde inconnu et vert, auquel j'attribuais toutes les boissons où je baignais, serein, abrupt et confère !*

*Jeune Ami :*

La sentir plus proche d'une femme que d'aucun autre homme...

*Agathe Are :*

« Adèle avait trois ans. Son bonnet bleu posé sur la tête comme une bouilloire prête à trembler, elle était fière de ressembler à une négresse, au port royal descendant la route sablonnée qui menait à la ville la plus proche.

Adèle croyait qu'il s'agissait d'un bonnet, mais elle comprit sa faute lorsque son père de lui ôta – pour l'en filer à son pied – en regardant sa mère d'un air perplexe. Beaucoup plus tard, elle sut qu'il s'agissait d'une chaussette.

La jeune fille, aujourd'hui majeure, se rappelait cet épisode – surtout pour retrouver l'essence d'un rêve, et voyager sur le continent déjà imaginé... l'Afrique.

Elle était capable maintenant de sentir toutes les odeurs, et le picotement du soleil sur sa peau, de voir la mer, et les étoiles, et des parcelles de terre.

Prête pour l'aventure, elle gardait comme un souvenir ce soleil dans son cœur, prête à plonger pour s'y réchauffer. Adèle

avait quelques fois entendu parler de ce continent.

Elle décida un jour d'y partir pour que son rêve devienne réalité, pour rencontrer les êtres, les compagnons de route, de la femme à la cruche, dont elle percevait alors déjà le souffle..

Adèle mourut pendant la traversée, d'un amour infidèle pour un rêve passé, dont l'histoire vivante n'avait que faire, l'ayant laissé passer, vibrer comme la corde d'un pendu. Adieu, adieu le vent... »

*Jeune Ami :*

Un tout petit train d'azur allait passant la route blanche. Ton habitude belle est à chercher son mot au hasard du tien. Sa route fraîche foulera ta gorge captive où le monde se racontait seulement, disant que je ferme les yeux ouverts pour y voir ton ombre claire et entendre des voix qui taisent en se pressant d'aller.

*Agathe Are :*

« J'avais entre dix et trente ans, mais déjà les riches boucles de bronze qui couraient sur mon cou me chatouillaient quand l'homme, ou le vent, y glissait ses doigts... Des doigts propres, frais, comme un nid à l'automne.

Mon amour est parti en vain. J'ai trente et un an et l'estomac vide. Un trou à la place des poumons ! L'abîme au creux des cieux... C'est la ritournelle des sens mauvais, il ne reviendra pas et s'il revenait, ce serait pour personne.

J'aime ! Ha ! Que j'aime, que j'aime ! Que j'aime à me savoir aimée, adulée choyée, dorlotée, aimée, adulée... Quel est son prénom, son prénom... Flûte ! J'ai oublié... »

*Jeune Ami :*

J'ai envie de ce plaisir intense qui a fait l'homme, parce que la violence est mon corps empêché de vivre ; mon amour est ce

vouloir ultime et passager, puisque j'ai vu le feu de sa porte étroite. Ton visage, rond – du ciel qui me dépasse, l'air venu fouetter – l'espace d'un rire, la pensée obscène – je désespère de la présence sauve...

*Agathe Are :*

*Un moineau pissait le sang. Le chat ne s'en préoccupait guère...*

*Jeune Ami :*

Mon corps te sert à me grandir égoïstement.

*Agathe Are :*

« Jean voulait partir. Il ne savait pas comment l'annoncer à son hôte. Elle allait pleurer... Il ne voulait pas qu'elle l'aime – parce que lui ne voulait pas de cet amour. Mais il savait que c'était trop tard : elle l'aimait d'amour et le lui avait dit la veille, dans un rayon de la lune montante.

Le soleil s'était levé. Jean avait enfilé un pantalon froid. Puis il était sorti. Il avait écouté ses pas dans la cour et, un sourire dans la joue gauche, avait fait fuir le chat noir qui dormait à un mètre du seuil de l'autre porte.

Marie se tenait là, debout. Elle avait les mains vides. Après cinq minutes, il le savait, un bras se lèverait pour repêcher un vilain cheveu gris à ressort... C'était un de ses réflexes de femme. Il ne s'attendait à rien d'autre. »

– *Vous avez quelque part où aller ?*

– *Non.*

– *Vous voulez partir, n'est-ce pas ?*

– *Oui, Marie, je veux vous quitter.*

– *Je ne peux pas vous dire de rester ici, mais voici l'adresse d'un ami qui vous aidera.*

– *Vous êtes sûre de n'avoir plus besoin de moi ici ?*

- *Oh oui, Jean, j'en suis certaine...*
- *...regardez-moi bien, Jeanne, et dites-moi la vérité.*
- *Oh Jean ! Je vous l'ai dite hier, vous ne vous en souvenez plus ?*
- *Eh bien...*
- *Oui ?*
- *J'ai peur de vous avoir fait du mal, d'avoir été trop brutal avec vous...*
- *Mais non, Jean ! C'est moi qui ai été un peu loin. J'aurais peut-être du attendre encore.*
- *Vous semblez espérer, attendre quelque chose de moi, toujours... J'espérais avoir été suffisamment clair et franc avec vous, Marie, en vous disant que je ne vous aimais pas.*
- *Vous ne m'avez pas laissé beaucoup de chances...*
- *Il y a donc longtemps que vous m'aimez ?*
- *Cela a-t-il de l'importance pour vous ?*
- *Non, vous avez raison. Cela ne changera rien puisque je pars.*
- *Je ne vous chasse pas, Jean...*
- *Je sais, je sais.*
- *Vous êtes tellement... imprévisible...*
- *Moi !*
- *Si... Je sens bien votre violence. Souvent, vous n'êtes plus vous-même, et cela se passe si vite...*
- *Qu'est-ce que vous voulez dire ?*
- *Lorsque je pense à vous, Jean, ce sont d'autres visages...*
- *Oui, continuez...*
- *Vous êtes, Jean, tantôt grossier, et ça, c'est quand vous vous croyez tout permis, parce que je vis seule... et que je ne suis pas de la ville. Il y a un Jean honnête : celui-là je l'aime bien, sauf qu'il est trop inquiet. Il y a un tueur qui assassinerait bien mon chat s'il ne lui préférerait sa maîtresse !*
- *Que dites-vous, Marie !*
- *Je me tuerais que cela ne changerait rien non plus au cours de votre vie !*
- *Vous êtes trop vieille, Marie...*
- *Quel âge croyez-vous bien que j'aie, Jeannot ?*
- *Taisez-vous, Marie, vous parlez comme un rustre !*
- *Comme vous, dans votre premier rôle...*
- *La vie n'est pas si simple, Marie.*

- *Oh si... et vous mourrez de m'avoir trop aimée.*
- *Avons-nous dormi ensemble, Marie, je veux que vous me répondiez !*
- *Nous sommes comme emportés, Jean : c'est la même chose !*
- *Non, Marie, et je vais vous le montrer ! Désabillez-vous, devant moi !*
- *Non – entrons, je ne veux pas que l'on nous voie...*
- *À bientôt... Marie.*

*Jeune Ami :*

Ton corps se met à me grandir égoïstement.

*Agathe Are :*

« En martelant du bout de l'ongle le cahier vert dont la couverture luisait comme un château de sable, d'où s'envolaient à tout jamais les ailes de nos rêves, j'envoyais des baisers au maître idéal.

Il était beau. Il était bon. Il m'aimait. Je l'aimais. Moi qui l'acclamais toute seule mieux et plus fort qu'une foule en émoi. Il sursautait à chacun de mes soupirs et c'était comme un feu, que l'on éteint bien de ses larmes..

Son cadavre étrange en marchant paraissait sourd. Lourd de puiser dans la mine la force étranglée. Il était court, beaucoup trop court pour m'accompagner. Dommage, il était trop pour. »

*Jeune Ami :*

Un grand rouge ?! Ma voix décale un rien d'ouvrage...

Césure affectueuse, mignardise chaude, chahut composé, rêverie fatale, grandeur nature – votre désir est fort – Agathe, de vos ailes plissées à mon toucher sauvage – de la tête qui penche, encore près d'acquiescer...

*Agathe Are :*

– *À vos trouses !, une !*

– *...ça ne vas pas ?*

– *Et pourquoi pas, mon Amour... pourquoi pas !*

– *...tu me touches... je te touche...*

– *Je-ne-te-toucherai-plus !*

– *On arrête ?*

– *On arrête quoi !*

– *Du silence... s'il-te-plaît.*

– *Je te rends peut-être fou, Charles, mais toi, tu éteins toutes mes ardeurs, tu fais ternir tous mes rêves, tu développes en moi...*

– *Oui, je sais... Une capacité de parole où la parole rend fou.*

– *Et toi, tu abrèges, tu coupes ! J'en ai... marre !*

– *Tu étais pourtant bien partie.*

– *Tu crois mon Chéri, tu crois que j'allais te séduire ? Tu savais que nous allions nous entendre ! Et tu as voulu me faire tomber... cramoisie... par les sels... tu n'es qu'un beau salaud, voilà !*

– *Voilà ce que tu es... ma Chérie, tu t'oublies ! Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! Décidément...*

– *Décidément quoi ?*

– *Tu vas finir par me faire croire que nous ne nous aimons pas...*

– *Tu sais, Charles, je finirai par me le demander...*

– *Réflexe, Charlotte, réflexe de la bonne chair. Ça ne te fera pas de mal, allons... un petit coup de rouge sur tout ça, et personne n'y verra que du feu... Tu ne crois pas ?*

– *Oh !, mais tu es... le diable !*

– *Vraiment. Veux-tu faire sa connaissance ?*

– *En privé, oui.*

– *Qu'est-ce que je te disais ?*

– *Alors là, non, franchement, tu me déçois. Faire frémir ma sensibilité aventureuse, aussi bien... aussi longtemps, pour rien, ou plutôt non, pour moins que rien, pour une blague – et grossière avec ça !, pour rien au bout... Comme si je ne m'en apercevais pas, mille et une fois, de cette tendance – inscrite en moi, dans ma chair, dans l'âme...*

- ...alors, on trinque à la baise ?
- Mais qui es-tu, Charles !
- Charlotte ?
- Oui...

*Jeune Ami :*

Je n'abandonnerai pas ! Ni, n'abandonnerai – rien ! Je force mon courage ! Je veux – les yeux, trop sages ! Et les veux, sur les miens – au culte aérien d'autres pages... Tu m'as enfermé – vif, par celle qui s'ennuie, se gave – et me soulage...



### Acte III

#### Écrire ou jouer

*Agathe Are :*

« Il était une fois une fille du nom d'Artémise, qui avait un don pour la géographie. Chacun de ses doigts indiquait à qui le voulait, le chemin qu'il souhaitait emprunter. Ainsi par exemple, je me rendis – moi-même, en personne – à l'endroit le plus beau du monde : il ne portait pas de nom – elle me dit que c'était ainsi, et je la crus...

À sa main gauche, Artémise portait un gant fauve. Quelqu'un lui avait un jour demandé où elle l'avait trouvé. Elle avait répondu... qu'elle n'en savait rien. Mais cette fois, personne ne l'avait crue. « Où l'as-tu trouvé ? ». Un cri avait transpercé la foule tandis qu'elle se relevait lentement de son tabouret blanc pour partir...

Sa réponse fut immédiate et ses mots résonnèrent comme les sabots d'un cheval sur les pavés de ma rue : « Mes amis, ce gant que vous aimez tant m'a été donné par le Roi de Coeur. Vous le rencontrerez peut-être un jour sur votre chemin... Il cherche toujours à connaître celui qui voyage, sur terre comme sur mer ! ».

Alors l'éclair fendit le ciel, avec fracas. Je vis Artémise le menton relevé et le bras tendu vers son peuple. Un sourire dur allongeait ses lèvres azurées. La foule – figée, comme glacée – entendit des mots, hurlés : « La maison du Roi de Coeur est rouge et blanche ! ».

En ouvrant les yeux, je ressentis une douleur au crâne comme si j'avais été assommé la veille, par un gourdin. La place était vide... On y voyait des papiers gras, quelques mégots, une feuille de journal dans le vent. Je courus pour l'attraper, et je dus

jeter ma jambe de tout son poids sur le grand rectangle – pour l’immobiliser, avant de le ramasser.

Il était écrit que le 7 mai 1957, une femme avait été trouvée morte sur la place du village où elle venait de prononcer un discours. Sur son front, un disque noir entourait un coeur rouge tracé au stick. Aucune enquête sérieuse ne pouvait être menée : par manque de preuves.

Dans la colonne de droite, je pus lire que tous les habitants du village avaient mystérieusement disparu pendant la nuit, laissant tables couvertes et vaisselle salie, lits défaits et couvertures ballantes, maisons ouvertes et maisons fermées.

« Artémise ! » entendis-je appeler derrière moi... Je me retournai et me trouvai face à une énorme bâtisse rouge cendré. Elle semblait battre comme un coeur et je mangeai mes lèvres pour les empêcher de partir dans un grand éclat de rire.

« Artémise... ». Le ton cette fois était changé. J’étais profondément secoué d’autant que les murs de la maison se mettaient à respirer, à battre. « L’enfant était né dans mon coeur », entendis-je prononcer dans le coffre de mon poitrail, offert à cette splendide bataille amoureuse, dont je me croyais exclu...

J’étais comme le badaud, l’enfant, quand une souris passa entre mes jambes, passa et repassa, et repassa encore formant un huit qui inscrivit mon poids dans le sol jusqu’à me faire tomber le nez dans la poussière..

Je prenais appui sur mes membres, tentant de me redresser, lorsque le foudre entonna d’une voix cassée : « Ar-té-mi-se ». Cette fois j’en eus assez, il me semblait m’abêtir dans une histoire qui ne pouvait se passer qu’au pays des rêves. J’étais négligent et fade, sans sel...

« Quoi ! » lançai-je à l’improviste. « Que veux-tu et qui es-tu ? ». Il me semblait que je parcourais les chemins de mon enfance et cela me donna la sensation d’un chatouillement dans le pied. Tout en tendant une oreille pour entendre la réponse, je délaissai mon soulier pour sortir mon pied et remuer mes orteils...

La maison scintillait, était blanche, couverte de perles et de peaux, elle respirait de ses petits poumons et je ne me rendis pas tout de suite compte qu'elle avait changé de place. « Artémise ? ». La voix venait de là.

Sans attendre, retenant ma chaussure par ses lacets défaits, j'entrai en boitant dans la demeure sacrée ou magique. Des voix de femmes chuchotaient des choses, des odeurs de cuisine se dégageaient des poutres, je me faisais petit. J'étais bien.

« À toi de jouer, Artémise... ». La voix sortait d'une porte sur la droite. Le couloir était mince et sombre mais je pus tout de même me pencher à hauteur de la ceinture pour entrer mon oeil dans la serrure sans clé. Je ne vis rien.

Une femme passait avec un déhanché formidable – un plat sur l'épaule. Elle se retourna sur moi avec une moue qui voulait tout dire, ou rien dire.. Je tirai sur les pans de ma veste, tournai la poignée et entrai en cherchant quelqu'un.

– Vous n'auriez pas vu ma femme ?

– Comment s'appelle-t-elle ?

– Euh... Artémise.

– Je ne te crois pas ! Je ne te crois pas ! Malheur à toi car tu as trahi le Roi de Coeur !

– Malheur à moi qui suis sans femme..

– Artémise t'attend pour te couper la tête !

Je fis claquer la porte derrière moi. Une autre s'ouvrit dans mon dos. Une sorte de géant en sortit. Il portait du poil sur la tête, des cheveux sur les bras, avait une dent plus longue que l'autre, et parlait tout bas.

– Entrez, Monsieur, on vous attend.

– Artémise est donc en vie !?

Une autre femme était là. Enfin, car à la voir, ce ne pouvait être elle... non... elle était trop grise, trop maigre, trop top !

– Ernest ?

– Ah non ! Moi c'est Nestor.

– Enchantée, Nestor. Je suis Artémise

- Ma femme ?
- Pas tout à fait...
- Vous êtes une femme et vous n'êtes pas ma femme.
- C'est impossible là où vous vous trouvez...
- Eh bien justement... où suis-je ?
- Vous êtes dans une maison rouge et blanche, où il vous faudra trancher. Je vous demande de réussir, ou bien je mourrai.
- Ha !
- Où vous a-t-on appris à être aussi grossier avec les femmes ?
- Où avez-vous appris à tuer les hommes ?
- Vous vous trompez...
- Allons, Madame, vous êtes cet homme, vous êtes le Roi de Coeur, vous êtes une magicienne !
- Ah bon ?
- Je vous ai vue, hier soir, laisser votre cadavre balancé au gré du vent et des étoiles, jouissant en plein air de la mort qui vous parcourait comme on grille un feu !
- Vous m'avez vue sourire ?
- Je suis le premier ?
- Non.

Je sortis illico de cette maison de rêve, après avoir rencontré la femme de mes rêves. J'étais assis sur un trottoir, les jambes repliées sur une poitrine poivre et sel.

Combien d'années avaient passé ? Aucune, un jour. L'hiver était là. Il m'attendait sous les traits d'un jeune homme au teint basané, avec une fleur orange à la bouche.

- Tu veux connaître le nom de cette fleur ?
- Oui, si tu veux.
- Elle s'appelle... Artémise.
- Mm...
- Tu l'as connue, Artémise...
- Oui.
- Est-ce qu'elle est belle ?
- Oui et non.

- Tu es fou ! Il faut toujours dire que c’est la plus belle !
- Alors, c’est la plus belle, tu as raison. Tu es content ?
- Très content.
- Moi aussi, je suis très content.
- Ce n’est pas vrai, je le vois bien...
- À quoi le vois-tu donc ?
- À la couleur de ta peau... elle est grise, tu es gris comme une crevette rose ! Ha ! Ha ! Ha !
- Ha ! Ha ! Ha ! Et toi, tu es tout rouge, maintenant : tu es timide ?
- Je crois. C’est pour ça que je n’ai pas connu Artémise.
- Voyons... tu en parles comme d’une princesse ou d’une fille de joie...
- Ne dis pas ça ! Artémise est seulement une belle princesse que j’aurais aimé rencontrer.

J’avais fermé les yeux pour savourer la fraîcheur des paroles de cet homme. Quand je les rouvris, il n’était plus là. On m’avait tapoté l’épaule. Une femme au regard d’acier occupait maintenant la place de mon ami. Elle s’était assise à ma gauche.

Les coudes sur les genoux écartés – sans grande élégance, mais la jupe était longue et sale et cela ne faisait plus grande différence... Ses paupières aux longs cils roucoulaient. Elle prononçait des mots incompréhensibles.

Alors je me mis à parler tout seul, profitant que sa présence importune me justifiait de négliger de m’intéresser à elle. Je remarquai qu’au nom d’Artémise, elle frissonnait comme une biche et j’aurais voulu la prendre dans mes bras ; profiter de la nuit tombante pour nous entraîner tous les deux dans les vagues d’un songe.

Cependant, trop honnête ou peureux, je braquai mon regard sur le corps repoussant de cette femme. Plus elle m’attirait, plus je la regardais, pour lui arracher ses défauts... Plus je nageais, plus je...

« ARTÉMISE !!! ». Elle se leva d’un bond, et je la vis dispa-

raître sur la piste du Sud. Était-ce elle? Ou bien sa servante...  
Qui était l'imposteur!

Bon Dieu! C'était moi! Je me battais la tête contre les murs. Ils étaient tous plus mous les uns que les autres... sauf un. Le sien! Ca ne pouvait être que le sien: une porte ouverte... J'épongeai vite un doute jaloux et entrai à nouveau dans l'étuve d'une maison habitée par l'être aimé.

Le souffle court, je m'étais de tout mon long renversant tout sur mon passage. Assis par terre, je comptais parmi les objets: un balai, une serpillère, un savon, de la mousse, et un appareil photo.

– Artémise, tu ne peux pas faire attention!

– Quoi, Noémie?

– Attrape ce livre, là, non, pas celui-là, celui qui est juste au-dessus, avec une couverture marron. Apporte-le moi, s'il-te-plait.

– ...Artémise... ça parle de moi?

– Je ne sais pas, enfin... je ne crois pas.

– ...

– J'ouvre à la dernière page, d'accord?

Personne n'avait rien vu, je baignais dans des odeurs d'alcool ou de désinfectant, mais je profitais de la voix suave qu'il m'était enfin donné d'entendre. Elle paraissait d'autant plus douce que le corps que j'y associais en rêve était celui d'une jeune fille bien élevée et propre.

Il me faudrait la rencontrer, dans quelques instants... Je ramenai mes jambes à moi, et m'adossai au mur en me relevant. Cette fois, j'étais bien vivant, bien éveillé, bien désirable enfin...

L'épisode de la veille lu dans le journal ne pouvait avoir jailli que de l'imagination d'un journaliste en mal de succès faciles. Une fille comme Artémise ne se doutait même pas que cette espèce d'individu pût exister... n'est-ce pas?

Des pensées trop bruyantes et brûlantes m'avaient éloigné du son de sa voix. Je redevins moi-même, heureux et sage, en

l'écoutant. Je m'en berçais... comme un, enfant ! Une souris passa sous mon nez comme un bolide. J'eus seulement une pensée pour ce roi fou amoureux...

– Alors, Artémise, comment trouves-tu cette histoire ?

– Écoute : « elle lut dans son regard la trahison, sortit son couteau et le poignarda d'un coup, sans hésiter. Cet homme lui avait donné cette arme secrète, pour tuer tous ceux qui voudraient lui voler son âme. Seul dans les coulisses attendant la Reine, le Roi de Coeur (...). Elle en aurait l'usage spontanément et instantanément, le temps venu... » »

*Jeune Ami :*

Aveugle est ma conscience – fou est mon verbe.

*Agathe Are :*

*La gamine restait là – l'air béat, aux anges... à moitié évanouie seulement et pour quelques heures. Quel dommage !*

« Pour toujours elle devait leur cracher à la figure, pour voir ! La jeune femme était maintenant verte, livide. Elle ne se cachait pas, mais elle pleurait, doucement, comme une enfant.

Sa race l'avait pervertie, croyait-elle, car elle ne croyait plus en Dieu. Mais l'image qu'elle s'était faite de lui noircissait sa vision de la vie, en lui pourrissant l'existence...

On s'attendrissait devant ce chaton mal peigné. Se sentir regardée ainsi pouvait être comme un baiser volé, timide, court...

Mais personne ne reconnaissait dans cette bête infernale celle qu'elle voulait être devenue, pendant qu'elle courait en pleurant, sans savoir.

Elle allait leur cracher à la figure des fleurs sur le point de mourir, des oiseaux égorgés que l'on n'arrivait plus à faire chanter, malgré la meilleure des bonnes volontés, et un peu d'herbe coupée jaune – pour la décoration.

S'ils revenaient, s'ils tentaient par l'ardeur de leurs doigts emmêlés d'approcher la sauvagerie qu'elle ne savait pas devoir au tempérament naturellement félin de sa monture, elle serait douce et onctueuse avec eux.

En réponse à la méchanceté affichée par tous les autres – ceux qui ne comprendraient pas sa valeur cachée, imméritée – elle serait assez bonne pour continuer, inlassablement, opiniâtre, à leur dire leurs vérités, celles qu'ils ne voulaient pas voir mais qu'elle avait vues, elle, avec ses yeux de chat, percevant la nuit ce que d'autres cherchent en plein jour... »

*Jeune Ami :*

Les mots se couvrent, tandis que j'attends ton histoire assez longue de presses d'enfant, la censure de sexe restreint – mon ascension horizontale, mais ton vertige obéissant. J'ai cherché toujours le courant pour ce milieu du vôtre, j'ai aussi cherché ton enfant – le sien, qui s'est fait nôtre.

*Agathe Are :*

« J'allais vite, elle ne courait pas, nous marchions ensemble. Le bleu du ciel, passé, la rosée, évacuée. La pluie tomba comme un four..

Elle sourit, les yeux pleins des heures aux cornets surprises et aux volets absents, à la chair pitoyable et sûre. La nuit avançait sans entrailles, tandis que j'étais mort..

Nous entrions dans la lumière éteinte de l'endroit.. Ne voyant qu'une chevelure brune et farouche sans quiétude, je ne savais plus, qui de la femme ou de la mort j'aimais – celle que je préférerais.

Je fis rouler mon regard et aperçus son corps, enveloppé, à part. Occupée à caresser l'arrête de son nez, tout du long – je craignais de la voir occuper tout le visage.. elle inclinait la tête avec régularité.



Mes univers imaginaires prompts à l'amour facile ne me faisaient respecter que les silences de partition d'une armée d'automne... sa voix réchauffait l'hôte avec le vin. »

« Comme les parenthèses vous pèsent, jeune mort... »

Mourez, la fleur !

Femme, que vous emportez-vous ? J'ai refusé de battre la mort... Je tue.

Vous refusez : moi aussi.

La quoi ? Je ne vous entends pas. La cloche, que j'écoute la cloche. La vache me regarde indigne.

Mes amis sans voix, où étiez-vous – ce jour où la vie m'a quittée ? Je ne vous voyais plus.

Elle, n'était plus là. »

*Jeune Ami :*

La poésie est ce puissant oxygène où me livrer tout bas à l'auteur à ses jours – qui rebâtit ses nuits, puisqu'il ose à l'audace – parler au temps qui passe. Je ne crois pas la langue, aussi je peux ouvrir au danger de sa mort : à sa face. Elle contient plus d'un cheval de Troyes, faisant de l'eau du fleuve – qu'elle charrie, jusqu'à un détroit... Le menteur en a pollué la vague d'autrefois, la menteuse – avale mon bon trésor, qui se boit.

*Agathe Are :*

« Elle avait dit « L'AMOUR À MORT », elle l'avait écrit dans un présent fade, sans couleur.

Son avenir jaune, un peu malade, l'éblouissait alors avec l'accent d'une autre.

Son pantalon rose entortillé autour des hanches, maigres, la peau presque transparente, elle marchait les mains nues... »

*Jeune Ami :*

Vous auriez cru mon âme, Agathe – à revêtir, qui assombrit la flamme éperdue de son repentir. Votre phosphorescence a libéré l'insaisissable fou, mais je suis tout à vous, absent de votre chair libre de ton désir..

*Agathe Are :*

« L'enfant était triste. Sa mère l'avait grondé un peu trop fort, mais je ne croyais pas que cela ait pu être la cause de son chagrin. Il était maintenant occupé à cueillir des roses. Il se penchait sous des branches, les soulevant délicatement comme pour ne pas se faire mal..

Sa mère eut un sourire entendu en recevant le bouquet des mains de son fils adoré. Elle serra les fleurs contre son sein sans même avoir pris le temps de les respirer. Elle hurla comme si les morsures des épines étaient d'un lézard..

L'enfant, qui avait choisi les fleurs une à une, laissant la vie à quelques bourgeons – effleurant leurs pétales ou caressant la lumière du soleil dans leurs feuilles, parfois déchirées, ou de travers..

Cet enfant-là ne dit rien, bien qu'il eût préféré recevoir lui-même l'étreinte. Il voyait maintenant les pauvres roses écrasées, comme tombées, sur les tasses à café laissées là-bas sur la table de jardin..

Les pétales de roses ne tombaient pas du ciel. Ou bien, quand cela se passait c'était pour une cérémonie, un carnaval, une fête religieuse... Étaient-ils si rares qu'on ne pût les recueillir comme de la manne ? »

*Jeune Ami :*

Ton autisme est ce doux corsage, ôtées les veines d'un cœur absent de tous les bavardages qui tuent l'amour..

*Agathe Are :*

« L'amie du facteur était la plus jolie femme qu'on pût rencontrer. Je l'avais vue tricotant son pouce dans une allée de derrière l'église et elle m'avait souri, et son sourire était d'un chat, sans éclat, sans odeur, sans poitrine et sans gant.

L'enfant avait couru derrière la balle qui rebondissait de plus en plus haut, de plus en plus fort. Il la lui avait rapportée. Ils s'étaient parlé. Cette image dérangeait mon sommeil parce que je ne les voyais pas, mais je pouvais les entendre.

Ils se disaient des choses, que jamais je n'aurais imaginées devoir être dites. Il n'était qu'un enfant, que diable ! Tandis qu'elle était la femme du jeune homme aux joues roses que l'on voyait vacillement sur une bicyclette, du matin au soir.

J'étais à deux doigts de les surprendre et de les trahir. L'oreille tendue aux propos fallacieux qui fusaient d'après moi de toute part, un coeur ébahi par les senteurs asphyxiées et les couleurs perdues, au milieu de mots enchanteurs et de visages ronds. »

*Jeune Ami :*

Je tais ma mort..

*Agathe Are :*

Manger en saluant la foule avait été une opération très difficile !

Il brandissait son petit pain – d'où dépassaient, la tomate, un oeuf enduit de mayonnaise, avec un coin du jambon.

Il était déjà six heures du matin, le ciel froid. Il allait s'asseoir à la terrasse d'un café. Fatigué – mais content !

*Jeune Ami :*

Ton secret fait un astre retord. Je veux briser ton mort, rompre ce qui se meut dans cet interminable sort que tu traines,

illustre corridor, pendaison du pays traître, image de la vie condamnant l'autre mort, celle que tu aimes et dont tu jouis !

*Agathe Are :*

« La prison du moi est un parc animalier. C'est un chien, c'est un chat, ou une tourterelle. Le manège des rats s'y déroule sans fin... À la prison du moi, j'ai appris à dormir. J'ai louché, le rire au bord des yeux, amoureux d'une girafe, parce qu'elle avait trois dents !

La prison du moi est la chose la plus ennuyeuse du monde... Elle vous prend par le col et vous colle un baiser. Elle est la mie de pain où l'on n'a pas osé plonger les doigts. À la prison du moi je suis mort cet été.

À la prison du moi, j'ai enlevé mon chat. Il dormait dans des murs de marbre rose. Il n'avait pas froid, seulement, je l'ai enlevé, arraché à cet univers clos...

À la prison du moi, j'ai cassé tous les murs. Ils étaient trop nombreux, trop gras et trop paresseux. Mon marteau à la main, j'ai frappé. Ils se sont écroulés, les uns après les autres.

À la prison du moi, je demeure toujours seul. Mes amis sont partis, par les trous du palier... Les rongeurs et les autres, tous m'ont abandonné.

À la prison du moi, il pleut chaque Dimanche. J'ai mal essuyé ma manche... Le chat dort dans mon ventre ! Taisez-vous, s'il-vous-plaît, il aime tant ses rêves... Ce sont d'ailleurs les miens.

À la prison du moi, je suis mort ce matin, et mon corps demeure, inutile paroi. Là où vous me verrez, je parlerai de moi, à vous, qui que ce soit... À la prison du moi, j'attends mon chat. »

*Jeune Ami :*

Agathe Are, partie la première...

*Agathe Are :*

« Elle... n'aurait rien à voir. La petite fille n'avait rien eu à voir, dans la brutalité d'essences – un biais vertigineux, ou la cisaille de l'ancre – un, seul, déprimé, abandonné – à son dieu.

« Viens... » – murmurait sa gueule ouverte, les jambes – froides, priant d'y engloutir un avenir du monde...

« On ne papote pas sur l'avenir du monde... » – répète un père, qui dans la fronde aurait grandi les armes et, crépitant le seuil encore tout engourdi, là, juste à côté d'elle – et puis, de qui la gronde – hautement souri.

(Humm... le métier est trop dur ! Le petit bout de terre... sera-t-il donc honni ?)

L'enfant lit à son père – encore tout ébahi, qu'en son pays le petit doigt de fer ferait qu'on dise oui, à tout ce qu'il sait taire... Elle – opérait la nuit (quand d'autres pensent à braire...).

– ...une part à l'ennemie, que l'autre avait bannie ? (la fille omet la mère... qui n'aurait pas ourdi).

– Vous ? – enfant de la Terre, écoutez bien ceci : l'ombre du Monastère est à notre merci... Vous étiez l'équivoque – et l'ancienne partie...

Le travail s'est parfait dans la partition à écrire. Tout est affaire de dons – restés à définir..

– Aurait-elle donc... menti ! Vivez votre vie belle.

Voyez le caractère... vous n'avez pas voulu... elle n'avait plus paru. Étrangère vertu de qui s'est fait un ange, n'est-ce pas ?

– Aurait-elle su ? Je l'ai trouvée émue, devant ce fait étrange, que vous aurez vécu...

Tout est affaire de sens – triste, était leur amour d'un pitoyable effort. Écrire à l'oracle pensant, cessant, voûtant l'ennui – vivant encore ses rêves, las – d'entonner en cage...

– La pensée pour chacun, mais le baiser pour tous ?

Une pensée pour vous... un baiser pour chacun.

– Les mots affluent vers moi, d'une effroyable erreur...

Faut-il en faire ici le pont ?

Son doigt de fée s'en est allé courir derrière la foule ! La soif, l'aubépine, deux ennemies au bain... La folie est courante ! Je voulais dire la chance, à ceux qui ont trahi, ceux-là – emplis de doutes, mais enfermés – aussi.

– Son silence d'envie... parricide. Fortuit...

– Lire ? – à moitié saoulée par la joie... Détruite – par l'autre investiture – que sont vos lois.

Colère, enfin te voilà... humainement visible ! Tu sourds comme une image – et ton message éteint – s'était mis à revivre, et nous le sentions bien – assis parmi les pauvres vivres...

– La bêtise est seconde – où le plaisir s'atteint... Vous trouveriez vous-même, en l'état d'être sourde.

J'ai refermé le livre – en pages d'à côtés – libre de votre amour, à l'étoile du vide – gageant de son appât qu'il écoeurait l'envie de fondre, en d'épais manteaux – ce qui s'enguirlande... En allait-il d'une beauté profonde ?

Quand je m'ouvre, je ne sais plus si c'est pour t'accueillir, ou bien pour accoucher de toi. Je ne suis plus, dans la lumière de cosse ouverte, qu'un marron chaud offert à la chaleur des cimes... Je t'aime.

Petit poussin anxieux des armées volatiles... tu formas bien un voeu, critique au sacre bleu – du centre d'une idylle à l'abîme anguleux. J'ai envie d'être tendre auprès d'un amoureux...

Tes lèvres envers le mal ont cet esprit peureux, dispendieux d'une rose, au son mélodieux. Progression douloureuse... cri, miséricordieux.

« ...ce qui sera trop lourd là-bas, ne le serait donc pas ici », intervient la voix si petite. Irréprochable...

Enfin, tout me parut pyramidal, tant l'arme est aux rebelles ce corps identifié... S'en est allée ta vie, son doigt – qui, sans espèce, orienta notre vie. Ta main, retombée sombre, au seuil d'un seul oublié.

Tu es l'homme. Aurais-je, de toi – porté – dans l'ombre – à cet hommage, ma loge d'ubiquité ?

Le pourquoi avec le pourquoi. Le silence avec le silence. La solitude avec la solitude. Le plaisir avec le plaisir..

Je suis une montagne. Incapable d'aimer sans la parole de lait..

Le point fixe arrive et s'arrange. Déshabillé d'espoir à l'ivresse agréable, il mesure, invisible, à la foi des étranges, le sang de leur histoire. Au silence des mots, de la voix, à l'absence de deux, d'une pensée qui voit, j'inscrivais donc, en faux, une vérité d'anathème – des mots – en âge : ma vie n'est pas coupable. Je veux construire en dur un parchemin d'échos, partir loin de moi-même, à l'intérieur de ces terres bénies.

Tu renies un poème... »

*Jeune Ami :*

Mon corps est à toi – qu'il y fasse ses anges, celui qui dit l'encombrement des tiens..

*Agathe Are :*

– Le troll s'est cru en droit d'obtenir de moi beaucoup de ce qui m'appartient, sans se montrer capable de voir ce que je lui avais donné..

– Cela est donc possible ?

– C'est bien que cela fut la loi du moins gentil.

– Et celle du plus fort ?

– Il ne la connaît pas, mais il n'en sait pas d'autre..

– Vous a-t-il obéi ?

– Là n'est pas ma question.

– Alors je vais ciseler des ongles, et les unir aux miens, dans une cacophonie des plus inusitées : j'oserai étrangler dans la pudeur de frênes, et vous condamnerez le goût charnu de mes autres lames..

– Vous verrez que vous aimez le soir – tendre étranger du fossoyeur de tombes..

– Je suis l'ombre d'un ange.

– Vous y seriez la peau ?

- Je hais les bavardages, que sont des oripeaux.
- Vous en tracez la garde... pauvre petit idiot !
- C'est que j'ai trop à faire ! Avec les oripeaux.
- Je connais mon sourire.
- Vous y seriez plus libre – qu'à cet instant précis, où je vous savais ronde...
- Vous y seriez la vie dont je serais féconde.
- Oui...
- Le plaisir assemblait mes larmes froides.
- Mon désir si intense, à vous communiquer mon texte..
- ...la cendre de vos yeux ?

*Il était une source jaillissante, de montagne – surgie prématurément d'un ensemble d'anneaux vibrants – quille, à terre – sursaut de l'amant rejoint, île du vent – qui parle, susurre, attend – livre et prétend que je t'embrasse, déplace un peu tous les serments – fera que lui... attend, venu troubler, – le cœur troué d'espoir marri... l'écho marin ?*

- Amour – transi, je sens ma peau durcir, son antre étroit – mon amour autre de l'ombre pure absente – besoin de ta voix...
- J'étais là – tendre, jamais ébloui.
- Votre jeunesse ne m'appartenait pas, vous étiez son enfant de l'infini, dont la présence aura suffi...
- Je délie votre langue, qui se fait longue et chaste, vous l'entendiez ?
- Elle sera le trajet du cœur apeuré des paroles sacrées, vers toi...
- La vie seule ne s'appartient pas.
- Vous provoquiez déjà cela ?
- Oui, j'étais là – toujours...
- Parole facile, interdite – mots liés – parole onctueuse, soupire de joie, idées gradées – toucher léger... vous seriez un homme.
- Partir, servir – tiède...
- Mon enfant est tenace, il pèsera pour moi lourdement : otage félin, regarde en toi – plein de sa braise épaisse..
- Tu dis bientôt, n'importe quoi !
- Je saurai bien.



- Dureté de coeur, amabilité – désir sauvage – tout lui revient ?
- Les mots s’enchâssent !
- Votre chair est fugace..
- Elle passe en toi !
- Tu es actif..
- Tu ne le voudrais pas !
- Ne t’en va pas..
- Notre enfant – toi et moi, ce silence et la scène – mon amour... mort ?

*Comme une eau sable, de son temps – j’ai désiré ton corps d’albâtre... Tu disais : « j’ignore », parce qu’abusivement – le monde a confondu la fantaisie – ta langue, alors coupable de couvrir la terre, ou le nuage de procurer de l’ombre... Ta chair épaisse, mon corps s’éteint, – le tien, y vibre, – le nôtre vient. Il est – du passager vertueux, le simple ancêtre : un bras s’étend... – Je ne vois pas un fond – Jeune Ami... habiller de tissu ma peau d’une vraie cloque noire.*

- Dois-je seulement vous conjurer d’y lire ?
- Le mal rendait profonde une parole de mal ancien : l’être.
- Participait-il de la différence ?
- Sans parler... harcelant autrui – intrusif.
- Mon sexe enjoint...
- Alors, va !, retrouve ta sente...

*Baiser son coeur – à vif, en lécher des écumes, ouvrir à son corps blotti, de l’étroite flamme – habitée... les fines maîtresses... les célèbres oisives – de sa blessure au vent – rêvé, poli – de juste pièce, à l’urne – qui fend la presse, et puis – l’abîme ?*

- Emplissez-vous d’amour... divinité de son plaisir – étreignez moi ! Vous recevez, je crois, les lettres que j’écrivais – que je postais – cinglante parole sirupeuse – en des mains douces – écartelant de l’eau, tous les passages – en ma lumière.
- Vous pouvez caresser : je ne vais pas vous mordre !

– Votre foi... que sa mort entreverrait peu, la vision que je vis seule en vous – Jeune Ami, votre courage...

– Il est difficile de vous attraper : trop de vos paroles courtes pas une veine secourable, mais ce désir... qui enchante !

– Comme les mots privés s'emportent, – je veux aussi savoir que le plaisir ouvrira rien de leur décor antique, parce que... vous savez, nous savons – tandis qu'eux, ceux-là... – vraiment, sont.

– Des lettres ? Regrettez-vous jamais la chaleur qu'entraîna votre fibre amoureuse ?, solide – du sien, qui s'offre à l'autre – le goût du soir, au joug de son petit matin – les doigts ronds de la carne pédestre, et le si beau – Coeur-Chien...

– Pauvre animal – il tambourine... tellement distrait : un sourire se retourne – vibrant, chaud, rouge, aérien... : « ...ce grand vide doit disparaître ! ».

*La gorge se découpe, quand le plaisir vrombit. Je suis l'homme – et son mâle – elle, se conduit ainsi : ferveur ouverte par le haut – que je pénètre, heureux, profondément – sa conque – en tête, grise des vents – la douceur, attachée – confiante en l'autre – son désir, vrai – ma vie... qui nous élance...*

– Je la regarde encore.

– ...

– Je me sens carnassière, auprès de lèvres éphémères. Mon Dieu !, venez à mon secours – je suis ici très loin – n'ayant cependant plus souhaité me trouver là..

– Que s'était-il passé ?

– L'horreur du vent, la flèche, sa mémoire avachie, un coeur – osé, ce choc – externe.

– Auriez-vous cru aimer ?

– ...

*Les regards se livrèrent aux hasards de l'eau, leurs muscles aiguisaient le souffle du Grand murmure de l'ébène – nous serions les horizontaux... elle, ou son trône – bientôt, la rue... son corps a fui, – en place du mien, à la place du nôtre – dans le prisme d'une image blanche, où – ce que je crois,*

*tu veux, – ce qu'elle verrait, j'entends – ce dont tu as joui – sera, par elle  
– nourri...*

*Jeune Ami :*

Ma colère est la fosse emplie de nos hymens ! Ma mort devant la tienne. Ton silence à jamais parlant, éternisé par ton silence.. Je t'aime Agathe, un mot de traître, faux de redites mouillées – brûlant ma perte, insupportable pour toi, à écouter...

Je ne suis pas si humble, Agathe, insuffisamment mûr pour sanctifier l'oubli : tu es sa proie cruelle, un fruit tombé pas sûr ? – mon criminel.

*Agathe Are :*

« Un poison de la vie conduisant l'enfant travesti à ma mort donnée sans amitié – j'aurais fini d'aimer, penché – mort sans cœur – une enveloppe à la froidure glacée, mais elle – qui n'aurait pas été lue, qu'allait-elle faire – dans cet au-delà ?

Le peuple des capitaux soignait son doux visage lorsque, prenant une plume à l'oracle du liquide opaque – j'écrivis, pour ma ville fantôme, qu'une ombre de menace nouvelle assistait au temps, n'ayant encore pas pu y lire..

Dès lors, ces fervents d'une action contraire et solidaire – par le pont des vivants et des morts, ambitionnèrent cette raison féline à l'hypnose, transfigurèrent leur fatigue de blanche extase à la rose, affirmèrent rien – d'un capital nu, frelaté d'omnivores aériens, seul au monde à l'instant basculé sensible – en gravité de charretier fredonnée, par ses chemins lus – à d'autres pas dominés..

Ainsi reconduiraient-ils la demi-morte sur la terre qu'elle ne devrait alors plus quitter. Néanmoins, donnerait-elle sa réponse de sphinx – à un homme – donnée, reçue, ponctuée, vive, vague et déserte : « aimez-vous ? ».

La lourde porte – tournée, la page – salie de poussières dormantes – j’aurais peut-être entendu la Lune hurler, sans briser ce silence, où j’allais me lover : son regard apparu intense, mais sa voix d’enfantin plaidoyer.. repliée, dans l’espace : « ...choisissez-vous.. de... blesser... notre... étrange.. atmosphère ? ».

M’étant soudain trouvé à la barre de cette insolvable menace, j’aurais alors senti la pluie – touchée du souffle des gris – s’entortiller autour de nous : sa quête évoquant la mémoire foetale y fécondant ce long refrain de notre épopée sauvage : « ...la mort nous sépare... sans assiduité... et je pars... la mort.. nous sépare... loin du port.. et de la jetée... ».

Dans cette maille, que j’aurais assortie – pour elle – aux cabrioles ouatées des mots qu’elle écoutait oisive afin que le jour aille sans peine – mon chevalet vivait très tôt la tempête absente des écorces et l’espoir d’un milieu transi des cendres..

- ...j’ai eu besoin d’aller dans le mur...
- Et maintenant, vous sentez-vous mieux ?
- Oui, parce que j’ai cru à la « via ferrata » !
- Notre avancée intuitive n’avait-elle encore pas eu lieu ?
- Si, justement...
- Vous m’effrayez, un peu !
- Et pourquoi donc ?
- Ignoriez-vous...
- D’enfreindre la loi des dieux ?
- L’adoration est nécessaire !
- ...elle paie si peu !

La sincérité bâchant son ami d’enfance au fil rouge d’une vie maudite, on m’aurait cherché, à son dernier jour – offrant au cliquetis d’épée – au lacet dégonflé, de mouette – au plein ciel – quand elle s’y serait exprimée, ainsi : « ...encouragez... notre... peuple ! ».

Ici serait gâchée mon enfance... parce que des fenêtres ouvertes – j’aurais gardé l’océan – sans y contempler ce regard prédateur, empli de larmes cabrées, riche – à l’inquisition – ou

l'amant – des raideurs obligées de la danse : nous ne serions pas tous – engagés... sur la voie du mur.

Au lendemain du son étrange, au for étrange et nauséabond de son réflexe d'entrailles – je ne pensais qu'au feu brûlant puisque adepte, et l'otage de ses quatre saisons, la Terre n'y existait plus déroutante, mais... l'enfant y serait mort, grâce aux larmes sablées, qui auraient éclaté – du tronc de son oeil – le désert – d'une libre tangente – à son visage d'excavée...

Oui ! – que son livre vous ramène en arrière, pour aller de l'avant et qu'assumé, il vous conduise... à l'indicible, offert à interprétation – qu'il soit un désert qui gronde, freinant l'ombre de l'envie... que de la force de nos écritures – et pesée constante des correspondances, renaisse enfin la vague d'assaut – décrivant sa maison sur la tombe du vivant – où nous irions enfin libres – pionniers de modestes rencontres là où, partout !, la mère aurait survécu à son enfant dépendant.

Le dieu père l'aurait encore trahie, par l'image, à son effet pervers, inscrit sur l'autre page – mais elle trouvait le courage de confier à la vie son passage, transi :

« ...à vie... je confie à mon lecteur que ce livre tient du défi et de la première fois... quand la langue me manque j'en invente une autre... la première fois je prends à la vague sa démarche floue... mon livre exprimant brutalement la différence s'attache sincèrement au don... temps du verbe dans l'exagération du manifeste il arrête... je confie à son fil mon lecteur... je n'ai pas regretté sur la braise la touche que vous trouviez bien... câlins... ».

La croix signait l'ensemble de sa provocation sereine, au souffle retenu choqué : « Vous irez loin – entendait-on déjà, car ce livre – que nous tiendrons pour reconnaissable en son débit évoque en votre chemin notre rose... ».

« Était-on quelque chose ? » – se serait inquiété, soudain – notre peuple des capitaux, fort de la signature patentée, tout à son effrayant parcours souterrain – incapable d'abolir et la sphère et le sourire éteint par la seule voix auguste et parfumée du vautour...

Sourdaient de sa mémoire enfouie un désir vain, du sexe féminin déchiqueté au balancier d'un geste orange, de lièvre poésie.

Nous ? Le souffle court, subitement las d'être observé, il avait entendu les bruits du foin d'un enfer, au matin, – à la rose – cloaque, on aurait donné un ordre, pour que tout l'argent la cloue, sec : « ...avance... à l'identique ! » – sauf si son amour avait pu valoir, d'avantage que ce regard – au trait rapide, ou mécanique...

Elle avait pourtant su garder l'espoir de la conquête vivante – s'étant rappelé, prestement, les mots qu'on leur adressait, jadis : « chiens de Terriens ! ».

Sur ma plaquette, alors apparue mobile à ses yeux microscopiques, ma vie aurait pu se trouver réduite à ses mots d'un vert encore si tendrement écrit :

« ...une verge combat en Mikado... ».

« Simple travail d'allumeuse... » – d'autres mots m'étaient parvenus abreuvés à son verbe ouvragé – au temps fleuri, de la fontaine à ses sourires : sa folie montrerait au monde des habitacles que je vivais pour la rose noire, pour qui ce n'était pas d'avoir été profonde...

Mon corps, tremblait – de son aimable fredaine... maquillait l'émotion de son découragement... ma tête, immergée – froide, où tout semblait encore passer par la voix de son renouveau, restait pourtant ignorée. Son cœur battu s'orientait aux vents, tandis que mon changement d'identité restait impossible à lui avouer sans briser notre réalité...

Auparavant, j'aurais pu décrire – à ce peuple des capitaux – le récit d'une légende à faire alterner ses courants avec ceux de l'être verbalisé, compatissant, mitigeant, et coupant...

- La mer et le désert... deux âtres !
- Comment ne pas s'y perdre ?
- N'y aurions-nous pas vu d'histoires ?
- Ne les avons-nous pas vécues ?
- ...nos voix...
- Comme étrangères, alors passées...

- Et ce voyage, que nous faisons sans en garder la mémoire ?
- Le souvenir absent des atmosphères..
- Ne me quittez pas, surtout !
- Auriez-vous peur – de tout ?
- Seulement du noir.. et vous ?
- Je suis pétrifié !

Elle décidait de mettre fin, dans sa folie – aux origines alliées qui m’avaient cadennassé au crime d’élégant, son peuple commettant son idole au pavillon des ayant droit à mon élocution – laissant sa rose noire se percevoir malade, désespérée, en érection, rose des sables – frontière passagère à la définition des sections mensongères ?

Ainsi vivrait-elle au cœur d’un destin creux des lendemains – existant pour moi seul à travers les yeux d’une autre – à l’envers de ce grossissement qu’elle avait su analyser pour moi. Rendu à ses couleurs, j’avais serré des mains – introduit à la cause minime son destin paru jamais insensé – transformé l’ampleur de ma question caressante mais pénétrante, en pain. Créer un dialogue entre le moi d’aujourd’hui et celui d’hier – entre toi et moi, et ceux qui n’auront pas connu d’autre aventure que celle d’une seule sphère inconséquente..

Demeurant dans sa triste solitude, je tenais les ingrédients d’une potion solide que le désaveu de ma castration balayait, avec ce que je gardais d’ambition : malgré tout je ne respirais pas la confusion en mourant déjà – d’un face à face avec son incompréhension. »

*Jeune Ami :*

Agathe Are... un désordre te perd !

*Agathe Are :*

« Les petites pages aussi se tournent. En me levant, je venais

de décider le maigre accord commun qui fait la page humaine – prostrée – devant la place au lendemain de l'autre, dans une étreinte froide – le corps en douille – malheureuse d'aimer, en croix – la fin de sa foi.

J'osais – depuis l'instant unique où son écrit s'en faut – prononcer, l'ombre blanche – prosaïque pivot :

« Le miroir est, en vie, un mot – qui ne s'efface pas...

On s'adressait – ou pas, à des étrangers... L'entrée s'est trouvée, là... au milieu des chants : une ouverture en net, à cet ailleurs personnifié, qui me fait vous parler. Les mots sont encore ceux des condamnés. Une parole était, aura été – ou sera née, de la plume, toujours mobile – de l'auteur en quête des vies DU personnage – qu'il ou elle a aimé... JE sensibilise – entière, la corolle – d'une gamme, vivace – dont j'ai épié l'espace d'un propre souvenir... Quelle est donc cette voix qui m'appelle, et se troue ? »

Je n'avais pas connu LA voix – qui dit, que tu es quelqu'un d'autre, en moi – refusant – toujours à MA loi d'entrer chez toi – en moi.

Homme – de peu de foi, disparu de la voie tendre et blanche, et toujours inconnue – vécue, la retenue – pauvre en amour du leur, et du sien vivant des mots, qui surent – idéalement venus, les secrets de l'ascèse, au silence de mue – grand cadeau... il m'a oubliée...

Cela, c'est toi – que je connais, et peux rencontrer ?

Quelle est cette matière, que je peux rencontrer ?

Est-il mort ? Pourquoi était-il mort ?

Si je les tuais, je mourais – avec douleur contraire à lâcheté, mais douceur éphémère ?

La tension n'était pas la mort : le fait de sombrer ou de tomber – si ?

Sept pensées, sept enchaînements – et la mer ?

*Sans donner la vie – donner la mort, donner sa vie – sans la mort...*



Tu n'avais pas connu cela, à l'autonomie d'un sens – en vaine plastique du manche : qui sait – avant le bien – le mal, et l'autre bien... qui voit, le mal en bien – fondant un air musicien, car sa tristesse oblige ?

Et le matin...

TU SAIS : je n'aimais pas les vers. Pensas-tu donc, en moi – que tout va de travers ? À fuir mes petits pas où le néant s'est montré sûr – à dérober mon corps, à la joie – qui n'y entend pas ? Ce livre est impie ?

Un rire – étrange : ma vie – ton livre – le songe, de la vie – qui se répète ? Oui. Je t'aime – infiniment paysage aux otages impartiaux, d'un autre horizon d'homme – nu parce qu'il est beau ?

Un rire éclate, et mille morceaux de suite : errante ?

Apprends-moi... prends-moi... rends-moi...

Nous n'étions pas parfaites – et nous fichions de l'être.

*Pourquoi se dirait-on qu'il n'y avait pas d'histoires ?*

Saisis ton temps – précieux, puisque – sans l'avoir plus – c'est TA MORT qui sera venue. Tandis qu'un rouleau – blanc de mer – arriverait sur toi, obligeant à plonger – sous la dentelle – une pratique indemne, à l'abri de mon souvenir : j'épargnais du rêve... Ainsi, quand la question posée était... la vocation de tuer, je répondais – tantôt, par une défiguration soudaine...

Culture – douce de l'âge : ma tendresse expliquait, le moins fragile, et le plus vrai – adaptation, lucide – aux supports de couronne, qualifiant – de ce mot, l'autre réalité : un seul me touche – et tous ont froid... Vous traversiez l'épaisseur de mes pensées, mais votre musique absentait.

Je crois, à ce simple miroir : pas au forum, car il empêche le temps de se flétrir – de s'oublier – à son effet jouissif, de la déduction ; ce sont NOS chairs – qui lissent – ambres d'un jour, osé...

*La mer a des rondeurs viriles.*

Tout bien considéré, la colonisation de planètes d'eau : leurs dimensions, nouvelles – attribuables à l'esprit patriote, ouvrent au vaste espace, dont la toile infinie a servi de passerelle, conduisant à l'espace interplanétaire, par la mort – cruellement défiée : une intelligence vive conservée dans ce dialogue sauf ?

Nous sommes en train de faire l'amour, nous faisons l'amour, nous nous aimons... ».

(Je me nourris en toi, comme au sein maternel d'une continuité maudite. La beauté me fait parler. Elle est à qui obsède le blanc manteau de ma parole – hantée par le clapotis de tes larmes. Ton cœur ouvert à ma pensée d'obsèques, prédisposait – à la souffrance muette – la vie – qui s'ignore imposée, les mots avilis par les mots.)

Le mur alors infranchissable, dans la durée du seul amour rangé, la voix du sourd – les verbes incréés – le son, qui s'envi-sage mort...

Ta matière est un autre présent, intelligent et lourd. Nos responsabilités exigent de nous – autant qu'elles te l'auraient offert – d'épouser le réel qui fait exister, dans ce corps – et cette âme. Il est des gens qui fuient cela, pour une relativité des mondes... Cette foi – mauvaise, empêcha de vivre la relation – unique, de l'équilibre au don...

Laissons-nous le travail se dévaloriser ? Admettions-nous ce « bien » – insigne, de nouveaux dieux – sans l'action des vouloirs ? Le support d'une langue – structurant ma pensée – émane un témoignage : qui suppose, que j'embrase TON AMOUR – alors en sa Folle espérance...). »

*Parler, lire, écrire, lire, jouer...*